

ANNEE 1949

JUIN

CONJONCTION

No. 21

ARTICLES

Claude Esil, Adrien Martin

POEMES D'HAITI ET DE FRANCE

Roland Dorcély, Alexandre Verret, Maryse Elot, Gérard Prévot

PORTRAITS

Félix Eboué, par René Maran

COURRIER DE FRANCE

Le plus grand lycée du monde
La bibliothèque et la lecture publique en France
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Souvenirs d'enfance
Les Semences de la colère
L'exposition Dorcély-Lazare
Art et Phrases
Quelques livres

CHRONIQUE

A l'Alliance Française
A l'Hôpital Français
A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE



ANNEE 1949

JUIN

CONJONCTION

No. 21

ARTICLES

Claude Esil, Adrien Martin

POEMES D'HAITI ET DE FRANCE

Roland Dorcély, Alexandre Verret, Maryse Elot, Gérard Prévot

PORTRAITS

Félix Eboué, par René Maran

COURRIER DE FRANCE

Le plus grand lycée du monde
La bibliothèque et la lecture publique en France
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Souvenirs d'enfance
Les Semences de la colère
L'exposition Dorcély-Lazare
Art et Phrases
Quelques livres

CHRONIQUE

A l'Alliance Française
A l'Hôpital Français
A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE



CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
 - Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
 - Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
 - Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.
- «CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.



SOMMAIRE

	Page
I	
<i>Claude Esil</i> : Feux de la Saint-Jean.....	1
<i>Adrien Martin</i> : Prête-moi ta plume.....	4
<i>Roland Dorcély</i> : Instants.....	12
<i>Alexandre Verret</i> : Nocturne.....	14
<i>Maryse Elot</i> : Nuit sur la route.....	15
<i>Gérard Prévot</i> : Etude en forme d'estampe.....	16
<i>René Maran</i> : Félix Eboué.....	18
II	
Courrier de France	
Le plus grand lycée du monde.....par <i>Raoul Audibert</i>	22
La bibliothèque et la lecture publi- que en France.....par <i>Yvonne Oddon</i>	25
Livres de France.....par <i>Armand Rio et André Delacour</i>	30
III	
Lettres, Sciences et Arts en Haïti	
Souvenir d'enfance.....par <i>Yvon Moraille</i>	40
Les Semences de la colère.....par <i>Lucien Montas</i>	46
L'exposition Dorcély-Lazare.....par <i>Philippe North</i>	49
Art et phrases.....par <i>Max-Léo Pinchinat</i>	51
Quelques livres.....	54
IV	
Chronique	
A l'Alliance Française.....	58
A l'Hôpital Français.....	62
A l'Institut.....	64

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

**Port-au-Prince
Tel. 2756**

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti
Téléphone : 5452**

ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros) :

**En Haïti : 3 dollars
a l'Etranger : 3 dollars 50**

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

**ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)**

**FREMY SEJOURNE
(1889-1937)**

**RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)**

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

Claude Esil : FEUX DE LA SAINT-JEAN

Il y a quelque cinquante ans, le soir du 23 juin, veille de la Saint-Jean, était encore soir de joie dans les campagnes de France.

De grands feux, en chaque village, s'allumaient dès la tombée de la nuit. Dans un crépitement joyeux, les bûchers s'embrasaient, autour desquels la jeunesse organisait des rondes folles : fête populaire et ancestrale, liée à l'âme même du terroir et qui peut-être un jour renaîtra... de ses cendres... les vieilles coutumes ont de si profondes racines que le feu peut reprendre.

Le feu... Depuis la plus haute antiquité, depuis que l'homme, l'Ancêtre, avait su le capter, le feu, source de chaleur, et de lumière, mais jouet dangereux, était considéré comme une puissance joyeuse, terrible et invincible. Purificateur souverain, concrétisé par la flamme vivante, il avait chez les anciens ses adorateurs, ses prêtres, ses servantes et ses guerriers... Prométhée dérochant le feu du ciel était châtié de terrible manière, comme la prêtresse de Vesta qui négligeait le feu sacré dont elle avait la garde.

Et dans la tradition biblique, nous rencontrons le Buisson Ardent, les Colonnes de feu, les Langues de feu... Les sanctuaires s'éclairent de lampes, les flambeaux et les cierges accompagnent les cérémonies, tout au long des siècles, et la flamme du souvenir veille sur le Soldat Inconnu...

Pendant plus de vingt siècles, la coutume des feux de la Saint Jean s'est répandue sous tous les climats, car c'est, paraît-il, jusqu'aux Gaulois qu'il faut remonter pour trouver les premiers indices de ces fêtes du feu. Nos pères, braves, violents et inconsciemment cruels, croyaient offrir le plus bel hommage à leurs divinités en leur sacrifiant des vies humaines, lors des fêtes du soleil. Au solstice d'été, on brûlait dans des mannequins d'osier des malheureuses victimes expiatoires, pêle-mêle avec des animaux divers des bottes de paille et des branchages desséchés...

Insensiblement, la fête du solstice perdit sa férocité en restant pourtant très importante chez les Romains, aux premiers siècles de notre ère; elle gardait encore un grand caractère d'idolâtrie au temps de Julien l'Apostat, et les pères de l'Église la combattirent de toutes leurs forces. Or, la fête de l'Apôtre Jean coïnci-

dait avec la fête de feu du solstice : des confusions se produisirent, et Charlemagne lui-même, pour éviter cela, essaya de supprimer, dans un capitulaire, la fête païenne et sacrilège.

Tout fut inutile; en face d'une coutume si profondément ancrée dans les mœurs, l'Église prit le sage parti de modifier la fête, de l'adopter et de la sanctifier en la dédiant tout à fait à Saint-Jean.

Les feux de la Saint-Jean étaient nés. Jean Beleth, théologien du 12^{ème} siècle, nous rappelle l'importance que prenait, à son époque, la fête de la nativité de Saint-Jean; torches et flambeaux éclairaient l'allégresse générale, mais bien que la fête eut lieu devant l'église, le traditionnel bûcher était toujours là.

A Paris, suivant les historiens, la fête ne tarda guère à devenir officielle; Commines, sous Louis XI, y fait allusion; son souverain fut le premier des rois de France qui mit lui-même le feu au bûcher de la Saint-Jean. Les études de Sauval, Félibien et Dulaure abondent en détails pittoresques, lorsqu'ils passent en revue les règnes successifs. A les en croire, une de fêtes les plus typiques fut la Saint-Jean de 1573 qui, sous Charles IX, se déroula devant une foule immense, avec une pompe extraordinaire, décrite par le «Cérémonial français» des registres de l'Hôtel de Ville. La liste est impressionnante, des factures qui soldèrent les dépenses... On sait jusqu'au nom du fournisseur qui procurait annuellement le panier de chats vivants qui devait être jeté dans le bûcher. On y a ajouté même, cette année-là, un renard pour donner plus d'importance à l'holocauste. Musique, tir des canons, collation finale en l'Hôtel de Ville, rien ne manquait.

Le 24 juin 1598, c'est Henri IV qui, assisté de toute la Cour et des grands dignitaires, met le feu au bois préparé. Une gravure de Mérian, à la Bibliothèque nationale, représente le feu de la Saint-Jean de 1613, devant l'Hôtel de Ville, avec les canons de la ville qui participent à la cérémonie.

Au dire de Sauval, la fête, ô ironie, fut parfois troublée par des inondations qui, sur la place de grève, éteignirent le feu.

«La *Muse historique*» de 1648, gazette de l'époque, nous dit que, le soir du 23 juin

«La grève se couvre soudain
De plus de cent mille habitants
Pour voir le feu que l'on allume
Suivant la chrestienne coutume
Tous les ans à semblable jour.»

Il faut attendre à peu près cette époque pour voir les chats disparaître des comptes de dépenses. Sous Louis XIII et Louis XIV, à peu de chose près, mêmes cérémonies auxquelles se joi-

gnait le clergé, puisque Bossuet, dans son «catéchisme de Meaux», qualifie «d'ecclésiastiques» les feux de la Saint-Jean.

Donc, les fêtes de la Saint-Jean, avec le temps, se sont différenciées suivant les régions, mais se sont perpétuées, enjolivées bien souvent par de naïves superstitions locales. Elles sont l'écho touchant de traditions ancestrales et font maintenant partie du folklore des provinces françaises. Du Val d'Aran à la Bretagne, de la Lorraine à Luchon, c'est toujours sous une forme nouvelle une fête joyeuse qui traduit l'espoir de la jeunesse, le regret mélancolique des vieux, la confiance en l'avenir. Joies simples dont notre siècle troublé goûte sans doute moins le charme... Et pourtant, en Touraine, la Saint-Jean, époque des fermages et des locatures, reste une des principales coutumes. Le 23 juin au soir, la «Jouannée», feu de la Saint-Jean, éclaire les départs et les arrivées... Et la jeunesse de chanter :

«Tout autour de la Saint-Jean
Les nuages sont cont'le vent...
Pour avoir une bonne vinée
Que la Saint-Jean soit secouée.»

Adrien Martin : PRETE-MOI TA PLUME (*)

Qu'est-ce que le pastiche ? Pour les amateurs d'étymologie, je signale au passage que ce mot remonte à l'Italien «pasticcio», qui signifie «petit pâté». Quel peut bien être le rapport sémantique entre ces deux mots ? Sans doute l'idée de similitude fait-elle le lien de l'un à l'autre. De même que rien ne ressemble plus à un petit pâté qu'un autre petit pâté, de même rien ne doit rappeler davantage le texte authentique d'un écrivain qu'un pastiche réussi de ce même écrivain. En effet, vous reconnaîtrez qu'un pastiche est excellent si, après l'avoir lu à un homme cultivé et lui avoir demandé : «de qui est-ce?» vous obtenez en réponse le nom de l'auteur que vous avez pris pour cible. Si la réponse se fait un peu attendre et se formule ainsi : «Il me semble que cela pourrait être d'Un Tel», le pastiche est assez bon. Dans l'hypothèse où votre Aristarque ne prononce pas le nom que vous attendiez, deux cas sont à envisager. Je suppose que vous ayez voulu pasticher Valéry et qu'on vous réponde «Mallarmé», alors dites vous qu'avec un peu d'entraînement vous atteindrez sans doute une honnête virtuosité. Mais si votre interlocuteur, à peine le dernier vers achevé s'écrie : «Sully Prudhomme» ou «Jacques Prévert», croyez-moi, vous n'êtes pas doué.

Quelles sont donc les qualités requises pour exceller dans ce genre ? D'abord celles qui font le bon critique : aptitude à discerner les thèmes fondamentaux d'un écrivain, à déceler les détours par lesquels chemine habituellement sa pensée, capacité de saisir les nuances de sa sensibilité, les procédés de son style, la ligne exacte de la mélodie de sa phrase. Mais ce n'est pas tout, ces dispositions à l'analyse sont insuffisantes : quand on a acquis une connaissance approfondie de tous ces éléments, il faut encore se rendre capable de les fondre en un tout différent de celui dont on les a extraits, et qui pourtant le rappelle invinciblement, et c'est peut-être là le plus difficile. Il faut s'identifier avec l'écrivain dont on veut reproduire la manière, un peu comme l'auteur dramatique et le comédien qui se «mettent dans la peau», comme ils disent, du personnage que le premier cherche à créer et le second à incarner. Il faut vivre avec lui par la pensée, tâcher

(*) *Extraits de la conférence radiodiffusée, prononcée à l'Institut Français le 15 février 1949 par M. Martin, professeur de Lettres à l'Institut.*

dé faire siennes toutes ses réactions devant les problèmes généraux et techniques de la création littéraire et même devant ceux de la vie courante. Il faut lire et relire, déclamer, réciter jusqu'à en être obsédé, d'épaisses tranches de son œuvre. Il faut après avoir été très intelligent, savoir s'abêtir, s'il est permis d'appliquer le mot de Pascal à une matière aussi frivole.

En somme des dons exceptionnels joint à un travail de bénédictin pour aboutir à quoi? A devenir un maître de ce que j'appellerai, non pas un genre mineur, mais, si vous souffrez ce néologisme, un genre minime. Je ne sache pas en effet que personne ait jamais conquis un large succès par un recueil de pastiches. Et s'il est vrai qu'un tel ouvrage peut recueillir les suffrages des délicats, il n'excitera jamais, même parmi ces derniers qu'une admiration réticente, celle qui va à un effort de pure virtuosité, à une œuvre à qui manque la chaleur de la vie, l'étincelle du génie. Si Proust par exemple n'était que l'auteur de «Pastiches et Mélanges» il ne vivrait plus guère, dès aujourd'hui, que dans la mémoire de quelques spécialistes de la petite histoire littéraire.

Il en va tout autrement de la parodie. Tandis que le genre que nous venons d'examiner s'apparente, dans le domaine des arts graphiques à la copie de toiles d'un maître, la parodie, elle, est sœur de la caricature, genre mineur sans doute, mais qui peut produire, et qui a effectivement produit des chefs-d'œuvre.

Notons tout d'abord que la parodie est un genre fort ancien. Une tradition veut qu'elle ait été inventée par Hipponax d'Ephèse, poète ionien du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Un peu plus tard Aristophane en a donné maints exemples dans ses comédies. Si je remonte à cette lointaine origine ce n'est ni par goût d'une érudition facile, ni par souci de conférer des lettres de noblesse à un genre que d'aucuns jugent un peu vulgaire : C'est plutôt parce que j'y vois un signe du fait qu'il répond à des tendances permanentes de notre esprit. Si d'Hipponax à Robert Scipion, en passant par Aristophane, Lucien, Scarron, Molière, Boileau, Masset, Jarry, Muller et Reboux, (et tant d'autres) beaucoup d'hommes de talent ont pris un plaisir évident à composer des parodies, si des milliers de lecteurs s'en sont délectés, cela tient à deux éléments profonds de notre nature : le penchant à l'imitation d'une part et de l'autre une certaine malice orgueilleuse. Animal social, l'homme vit d'imitation : il se loge, se vêt, se nourrit, travaille, pense et sent comme ceux de son groupe : la nécessité et la paresse l'y conduisent. Mais jusque dans un domaine d'où la paresse et la nécessité sont également exclues à priori, celui du jeu, (ne le définit-on pas : une activité gratuite ?) l'imi-

tation est encore souveraine. Observez les enfants : les garçons copient leurs aînés en jouant aux soldats, aux gendarmes et aux voleurs (Ces trois types sont sans doute à leurs yeux les plus représentatifs de la Société des adultes), et les filles ? Elles ne montrent pas plus d'originalité puisqu'elles jouent à la poupée, autrement dit à la maman, à la marchande ou à la dame en visite. Les écrivains dans leur domaine, n'échappent pas à cette loi ; leurs entreprises sérieuses : drame, roman, essai sont imitation de l'homme éternel ou de la société du temps, tandis que dans leurs activités de jeu, dans le plus gratuit de tous les genres, la parodie, ils imitent... leurs confrères. Mais ici ils ne visent plus, comme dans le pastiche à une ressemblance parfaite susceptible de provoquer l'admiration, mais à une ressemblance pour ainsi dire truquée, capable d'exciter le rire. Et c'est là, la part de malignité, car le comique, alors, ne naît pas aux dépens d'un personnage fictif, mais bien d'un être réel, toujours célèbre. En vous offrant une image à la fois aussi risible et aussi fidèle que possible de l'œuvre d'un homme de génie ou de talent, le parodiste se venge et nous venge d'une longue admiration, se délivre et nous délivre d'un complexe d'infériorité. Un bon «à la manière de» nous révèle les faiblesses d'un écrivain en nous donnant l'illusion que nous les découvrons tout seuls ; du même coup il humilie le dieu et il exalte le fidèle. Baudelaire n'aurait pas manqué de flairer la griffe de Satan dans ce piège, toujours efficace, tendu à notre vanité.

Quelle est donc l'origine de ce comique de la parodie ? je crois qu'il faut d'abord la chercher dans la seule ressemblance. Pascal, dans un passage des «Pensées» a remarqué : «Deux visages dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance». Qu'Amphitryon ait inspiré d'innombrables comédies de Plaute à nos jours (38 si nous en croyons Giraudoux) me paraît une confirmation éclatante de cette observation. Comme en plusieurs autres rencontres Pascal ici formule le problème et dédaigne de le résoudre, ou peut-être se réservait-il de le faire s'il avait eu le temps d'achever son œuvre. Bergson à son tour a reposé cette question, et la réponse qu'il offre me paraît des plus convaincantes. Voici ce qu'il écrit à ce sujet dans «Le rire» : «On pourrait dire de même : «Les gestes d'un orateur dont aucun n'est «risible en particulier font rire par leur répétition. C'est que la «vie bien vivante ne devrait pas se répéter. Là où il y a répétition, similitude complète, nous soupçonnons du mécanisme fonctionnant derrière le vivant. Analysez votre impression en face «de deux visages qui se ressemblent trop : vous verrez que vous «penserez à deux exemplaires obtenus avec un même moule, ou

«à deux empreintes du même cachet ou à deux reproductions du même cliché, enfin à un procédé de fabrication industrielle. Ce «fléchissement de la vie dans la direction de la mécanique est ici «la vraie cause du rire.»

Essayons d'appliquer ces remarques générales au cas particulier qui nous occupe; et tout d'abord au langage, matière première de toute littérature. Les différentes langues sont comme des êtres vivants qui ont leur physionomie personnelle et fonctionnent selon des lois qui leur sont propres. Supposez que par maladresse nous déformions une langue que nous connaissons mal et lui imposions une exacte ressemblance avec une autre que nous possédons mieux, que nous appliquions à la première les règles de la seconde, nous obtiendrons alors un effet comique aussi sûr qu'involontaire. Il me souvient que mon professeur de troisième riait parfois aux larmes des textes ingénument macaroniques que, mes camarades et moi, nous lui soumettions sous le nom de thème latin. De même, chaque fois que sur la route de Kenskoff je déploie les ressources limitées de mon créole pour l'achat d'une «marmite» de pois ou de quelques «piles» d'œufs, mes gallicismes inconscients me valent, auprès de la brave marchande, un succès d'hilarité d'autant plus humiliant que je le sais trop justifié. Mon professeur avait certes pratiqué Pascal et Bergson, la paysanne, elle, ne soupçonnera jamais leur existence, et pourtant leur rire à tous deux jaillit de la même source : la perception d'un mécanisme gauchement substitué à la souplesse, à la spontanéité gracieuse de la vie. De tels effets sont trop sûrs et trop faciles pour que la littérature comique n'en ait pas fait un généreux usage, et généralement avec un plein succès.

L'exemple privilégié, celui qui se présente d'abord à toutes les mémoires est celui du latin de cuisine, ou plutôt de salle de garde, du «Malade imaginaire». Mais, là comme bien souvent, Molière n'a fait que reprendre et porter à sa perfection un procédé beaucoup plus ancien. Le sermon d'un quartier de mouton, monologue d'un bateleur des premières années du XVI^e siècle commençait ainsi :

«Vous, or, qui soupatis
Prio vos qui écoutatis
Ouvrent grandos oreilibus...»

Et Rabelais qui faisait dire, par un procédé inverse, à son fameux Ecolier Limosin : «Nous transfrétons la Séquane au dilicule et crépuscule, nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe... et captions la bénévolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe féminin...» se souvenait sans doute des homélies d'Olivier Maillard et, plus près de lui, de Michel Menot, ces prédicateurs qui ne craignaient pas, pour reposer l'attention de leurs

ouailles après un austère exposé théologique, de recourir à des procédés aussi bouffons. Voici comment le R. P. Menot décrivait l'abandon où ses anciens amis laissent l'enfant prodigue dès qu'il a fini de dilapider son viatique : «quando vacua fuit bursa et amplius nihil erat fricandum, et qu'il n'y eut plus rien à faire, non plus veniebant les compagnons sans souci les sodales sine sollicitudinibus...» De nos jours, le latin qui n'est plus seulement une langue morte, mais presque une langue enterrée, se prêterait mal à de telles facéties. Qu'à cela ne tienne, on aura recours aux langues vivantes, mais le mécanisme qui déchaîne le rire reste le même. Des vaudevilles comme «L'anglais tel qu'on le parle» ou le «Mariage de Mademoiselle Beulemans» en sont des exemples frappants, de même les innombrables comédies et les films dans lesquels des étrangers ou des provinciaux écorchent notre langue.

Pourquoi l'imitation de la manière d'un écrivain par un autre produit-elle des effets comiques, et dans quelles conditions? Comme précédemment nous répondrons que le rire naît d'abord de la seule similitude. La parodie a pour effet de multiplier par deux, si je puis dire, un individu littéraire; or ce qui se multiplie si aisément par deux, pourquoi ne le multiplierions nous pas aussi bien par trois, par quatre, par cinq. Si Duvert et Lauzanne ont donné une réplique si cocasse d'Hernani, qui empêche M. Durand d'en composer une autre, et vous, et moi-même? Le grand poète qui nous apparaissait jusqu'ici «le plus irremplaçable des êtres» comme dit André Gide, deviendra un type, un numéro dans une série; il sera ravalé du rang de héros de tragédie à celui de personnage comique. On peut fabriquer du Victor Hugo à la chaîne comme on fabrique des stylos ou des pipes. Telle est du moins l'illusion que, plus ou moins consciemment, fait naître en nous la réussite d'une parodie. Quelle que soit la richesse et la diversité de son inspiration il y a, chez presque tout grand créateur, des thèmes privilégiés dont il a senti l'obsession, obsession à laquelle il a cédé parfois un peu trop facilement; de même dans le détail de l'exécution il se trouve généralement des procédés, des artifices qui lui sont trop chers et dont il n'évite la répétition fréquente et monotone qu'au prix d'un effort constant d'attention. L'impitoyable parodiste épie les moments, et il y en a fatalement, où cette attention s'assoupit. «Quandoque dormitat Homerus» disaient les anciens, Homère parfois se laisse aller au sommeil, ce qui signifie que dans l'œuvre la plus parfaite, la plus vivante un certain automatisme vient parfois s'insérer malencontreusement. Etudier la structure de ces mécanismes, et les faire fonctionner avec un peu plus de raideur et un peu plus souvent

que dans le chef-d'œuvre que l'on veut ridiculiser, c'est tout l'art de composer des «A la manière de...» C'est pourquoi certains ont prétendu que la parodie n'est au fond qu'une forme de la critique littéraire. C'est un paradoxe que l'on peut réfuter ainsi : La critique prétend nous instruire sur une œuvre, elle y parvient bien ou mal, mais généralement en nous plongeant dans un profond ennui. La Parodie se propose de nous amuser à propos d'une œuvre, mais elle n'y peut réussir qu'en nous instruisant sur elle...

Trop souvent, les auteurs de parodies cèdent à la tentation de la bouffonnerie gratuite, c'est-à-dire d'un genre de bouffonnerie dont on ne saurait trouver aucune esquisse dans le texte qu'ils prétendent imiter. Un trait qui serait comique aussi bien dans un *à la manière de* Rabelais que dans un *à la manière de* Bossuet, ou de Flaubert ou de Bernanos, n'est pas un trait de parodie, et, même bon en soi, il est à proscrire. Une telle sévérité demande un courage que n'ont pas toujours nos auteurs. Sous prétexte que les romanciers russes du 19^e emploient parfois des mots français, l'un d'eux nous offre une prétendue traduction de Tolstoï, précédée de l'avertissement suivant : «tous les mots en italique sont en français dans le texte.» Or les seuls termes ainsi imprimés sont «londrés», «fashionable», «tub», «water-closet». Avouez qu'un tel truc est bien indigne de l'auteur de la poésie «Sur la plantation d'un arbre de la liberté» dont nous admirions tout à l'heure le tact et la discrétion. Un autre procédé cher aux parodistes et que je réprouve aussi, non certes par prudence, mais parce qu'ils l'emploient trop souvent à contre-temps et avec une insuffisante modération, est l'usage de l'équivoque ou de l'indécence. Vous avez remarqué souvent que les propos très libres et en particulier certaines allusions directes ou indirectes à l'acte qui assure la pérennité de notre malheureuse espèce possèdent quand elles sont présentées d'une certaine façon, une vertu comique irrésistible. Et cela n'est pas vrai seulement chez les peuples de langue et de tradition française, en dépit des affirmations de certains étrangers aussi pudibonds que malveillants. Je ne crois pas qu'aucun théoricien du rire ait jamais découvert la cause de ce phénomène. Je n'aborderai donc pas ce problème devant vous, le juste sentiment de mon incompetence et la crainte de me voir poursuivi pour exercice illégal de la psychologie me l'interdisent. Je me borne à constater ce fait. Les parodistes, eux, ne s'en sont pas tenus à la constatation, ils sont passés à l'application. Par exemple dans un «A la manière de la Comtesse de Ségur» on nous présentera Sophie dans une aventure des plus scabreuses et on prêtera à la vertueuse et moralisante Mme de

Réan des propos où transparaissent les plus grivoises équivoques. J'avoue que j'ai ri à la lecture de ce texte, mais je confesse aussi que je ne suis pas fier d'avoir ri. Je vois nettement le dessein de l'auteur : ridiculiser cette littérature de Berquinades qui se veut édifiante et qui n'est souvent que niaise, suggérer indirectement aux parents que ce fatras est périmé et qu'ils pourraient trouver pour leur progéniture une meilleure pâture spirituelle. J'approuve entièrement ce propos. Mais il me semble qu'on eût pu trouver pour le réaliser des moyens plus délicats. Si le procédé était bon, le procédé inverse le serait aussi. On devrait nous offrir des parodies des «Mémoires de Casanova», du «Voyage au bout de la nuit» ou du «Tropique du Cancer» qui pussent être mises entre les mains des premières communiantes. Je ne sache pas qu'on ait jamais réalisé telle gageure.

Ce genre est donc bien mêlé, il comporte du meilleur et du pire, mais reconnaissons à son actif qu'il n'est jamais ennuyeux. Certains moralistes austères le condamnent sous prétexte qu'il est dégradant de rire aux dépens d'un chef-d'œuvre. C'est je crois une vue simpliste, à la lecture d'un «A la manière de» nous rions non des défauts réels d'un grand écrivain mais de ses défauts virtuels, de ceux auxquels il eût succombé si son génie ne l'avait empêché de céder à certaines pentes fâcheuses de sa nature. Par là notre rire est indirectement un hommage à sa grandeur. Et d'ailleurs une petite cure d'irrévérence est souvent salutaire, l'hommage de votre admiration est d'autant plus valable que cette admiration est plus clairvoyante.

Enfin n'oublions pas que la parodie ne s'attaque pas qu'aux très grands, elle vise aussi, et plus souvent peut-être, les médiocres qui ont réussi. Il arrive, une ou plusieurs fois au cours de chaque génération, qu'un homme sans génie et doué seulement d'un talent moyen, qui, en stricte justice ne devrait pas jouir de plus de renommée que des centaines de ses obscurs confrères, soit soudain sacré grand écrivain.

A lui les tirages astronomiques, le ruban rouge, puis la rosette, un compte en banque intéressant, et bientôt l'Académie. Il suffit pour cela d'un heureux concours de circonstances : un peu de chance d'abord, beaucoup de savoir faire, le génie publicitaire d'un éditeur, la veulerie des critiques et l'esprit moutonnier des lecteurs. Croyez-vous que celui qui, par de judicieuses et spirituelles parodies dégonflerait cette baudruche, ne ferait pas œuvre pie ? L'injustice que constitue un succès de ce genre est un désordre trop véniel pour que la Société mobilise contre lui ses moyens spectaculaires de coercition. Aux humoristes de répri-

mer le désordre, ils disposent pour cela d'une arme qui grâce au ciel n'est pas encore prohibée, d'une arme à la fois inoffensive et terriblement efficace : le rire. En outre s'il existe un moyen de ramener les « gendelettres » à une juste appréciation de leur valeur, je pense que ce doit être celui-là. Supposez que pour le plus surfait et le plus vaniteux de nos auteurs dramatiques, j'ai nommé Sacha Guitry, la justice divine se montre presque aussi clémentine que le fut récemment celle des hommes, et qu'après sa mort il ne soit condamné qu'au Purgatoire. Si la direction de cet honorable établissement — au lieu de l'enfermer dans un local clos entre un bronze de Barbedienne et ses épouses successives, (ce qui serait une savoureuse parodie de Jean Paul Sartre) le condamne à contempler pendant deux ou trois siècles d'excellentes mais très rosses parodies de ses pièces, peut-être pourrait-il être admis ensuite au Paradis parmi les plus humbles des élus.

Roland Dorcely : INSTANTS (*)

INSTANT No 1

Et nous continuons
Sans point final
Sans ponctuation
L'existence du moi
L'existence du nous
Avec mains autour de notre cou
Qui étrangle et caresse

Au carnaval de la vie
(étourdi déguisé)
Sans nous en rendre compte nous changeons de masques
Suivant que nous parlons
à
Pierre saint Jacques et Monsieur Paul

Peut-être ai-je mal commencé
Ai-je trop parlé
Ai-je pris trop de temps
Pour changer de visage

Je vous écris
Dans une bicoque
Dans un shop de tailleur
Devant des ouvriers incultes
Qui gagnent cependant à me voir écrire

L'un d'eux chante
Ti man-man
Avec un morceau de cassave

dehors il est sept heures

La chambre respire par deux portes

Et il y a d'autres choses
Parmi lesquelles il y a nous et moi.

(*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut Français les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

INSTANT No 2

Enfin

Nous sommes arrivés au point de départ

Sans bagages

Nous avons changé au vestiaire des instants passés

Nos complets conservateurs

Et remis nos toques rouges

Et

Nous pénétrons les poings fermés

Les dents serrées

Dans le wagon de l'existence

Et

Quand nous étions habitués au roulis

du laissez-aller

Nous manifestâmes le désir de descendre

Le train quittait la gare.

Alexandre Verret : NOCTURNE.

Ecoute, c'est le soir!... Les bruits dans le lointain
S'éclipsent lentement sur les sombres chemins;
Et dans le bleu silence où s'allongent des râles
En doux parfums s'exhale l'âme des jardins...
Regarde trembloter les rayons des étoiles

Dans la voûte sans fin

Où la lune se pâme...

Déjà la Fée au songe a passé sur les cœurs
Et peut-être à cette heure d'exquises douceurs,
A cette heure charmante et fraîche, mais infâme
Des loups-garous volant tels des ailes de flamme
« Prennent l'âme » de ceux qui demain seront morts
O soir, ô vaste soir, vaste comme la Mort!...
Couchez-vous et veillez, c'est l'heure des esprits!
Frissonnez, ô mortels! dans l'ombre solennelle,
Car c'est l'heure des loups-garous et des zombis,
Car n'entendez-vous pas des bruissements d'aile...
Couchez-vous et veillez! c'est l'heure des esprits!
Ne vous attardez pas aux baisers érotiques
Dans les parcs embaumés où s'épanchent les fleurs,
Oh! prenez garde! aux bords de nos nuits extatiques
Se cachent des troupeaux de démons malfaiteurs...
Ne vous attardez pas aux baisers érotiques!...
Mais soudain dans un arbre une ululation
Déchire le silence azuré de la nue.
Ecoutez, c'est déjà la mort dans nos maisons,
Et c'est la « mort surnaturelle » qui nous mue

En de mornes zombis

Que l'on fouette à minuit,

Tandis qu'au loin, là-bas, sous l'énorme mapou,
Sacrifiant aux dieux noirs des humaines victimes,
Au rythme des tambours, compagnons de leurs crimes,
Tourbillonnent gaîment les fauves loups garous.
O Nuit, éclair du Ciel et vision de l'Enfer,
O Nuit, Mère d'amour et de haine et de crainte,
Que vous êtes cruelle en vos sombres étreintes,
Vos cris, vos longs sanglots et vos râles amers.
Nuit vaste et redoutable au profane imprudent,
Triste Nuit qui mettez les âmes en « bouteilles »,
Oh! que vous soyez noire ou de teintes vermeilles,
Epargnez-nous la mort de vos envoûtements.

Maryse Elot : NUIT SUR LA ROUTE

La ville est calme et bleue.
Bercement des palmiers, bercement de la houle
Et des feux de bateaux
Dans le lointain de la rade.
Nous prenons, nous : toi, moi
Perdus dans la splendeur géante
D'une nuit de lune,
Nous prenons la route.
La route monte,
La route tourne,
Se ploie et puis ondule
Jusqu'au pied du Volcan
Que l'on ne voit pas.
Et les arbres d'ombre et d'argent,
Sans relief dans l'irréalité du soir,
Les lianes pendantes, les rivières mortes,
Les herbes hautes, les feuilles grasses,
Les senteurs éteintes,
Les fruits que l'on devine
Pèsent autour de nous du poids de leur beauté.
La route appartient à la lune,
Elle étouffe nos pas de nains,
Nous allons, rien que nous, face à la nuit.

Gérard Prévot : ETUDE EN FORME D'ESTAMPE.

Une odeur de silence à la nuit se mélange
Dans cette rue éteinte où vous n'êtes pour rien.
Je vous retrouve en moi comme une page blanche
A qui je donne un vers comme un morceau de pain.
Je sais que vous mourez quand le coq se réveille
Et que je monterai sur la croix du matin.
Les marchands endormis vendront des fleurs nouvelles
Dont l'une ou l'autre, un jour, faneront sur vos mains.
Entre nous passeront les pas de tous les hommes
Sans que j'aie oublié votre ombre dans la mienne.
J'ai vu pleurer vos yeux dans cette fin d'automne
Où vous m'avez laissé sur des chemins en feu.
Un reverbère
Mordu de vent
Plus rien derrière
Plus rien devant.
Il est temps de monter sur la croix de haut bord
Qui n'est autre que vivre et que taire et que croire.
Une chanson d'enfant sur des lèvres de mort...
Une messe de mariage en robe noire...
Les premiers trains s'en vont comme d'un concerto;
L'Institut Météo nous annonce la brume.
Qu'importe de mourir ou plus tard ou plus tôt ?
Nous nous sommes connus et quittés sans rancune.
La cuisine d'enfance où les pommes d'api
Faisaient rire nos mains heureuses d'être pures
N'est plus. Il ne faut pas la regretter. Tant pis.
Les heures de péché sont les seules qui durent.
Une rue où je pénètre
En clarté de mélodrame
Je cherche à vous reconnaître
Dans les minuits de mon âme.
Nulle main par nulle porte
Qu'en un mensonge de lits.
Dans mon cœur vous êtes morte
Comme une petite pluie.
Par quels chemins d'étangs, de saules et de ronces

Reviendrez-vous, ma vie, et pour combien de temps?
J'ai fini de vous croire et je ne vous attends
Que pour vous espérer et ne plus vous répondre.

Je porte trop de deuils pour dire votre joie,
Trop de portes à gonds rouillés se sont fermées.
L'oiseau de mon regard est un oiseau de proie.
Je ne sais plus aimer qui ne suis pas aimé.

Coq du dernier matin ! Soleil du dernier songe !
Vous me portez en terre et vous avez raison !
Que tombe cette croix où mon cœur se prolonge !
Que je connaisse enfin le seuil de ma maison !

Je n'aurais rien demandé d'autre à vos mains
Que d'être ces mains en qui j'aurais pleuré
Rien d'autre à vos yeux que d'être ouverts aux plaines
Pour les aimer en eux et les dire après.

Nous avons laissé mourir tous les soleils du monde
Comme si nous en avions pour des temps éternels
Et tous les soleils sont morts et tous les autres mourront tels
Et tout mourra parce que la solitude est trop profonde

Que le dernier désir en allé dans le vent
Soit de laver nos mains du deuil de tant de chair,
Afin de n'être plus que cet agneau d'hier
Qui s'étonne des morts et qui se sait vivant.

Heureux temps fait de ciels longtemps endimanchés
Où nos mains n'étaient pas de sang habituées !
Moi fait d'impure honte et de grâce tuée,
Je me suis reconnu devant chaque péché.

Princesse de ces temps où vous étiez princesse
Ouvrez les portes d'or et les jardins tremblants !
L'éternité me manque. Armez-en ma faiblesse
Vous vous croirez la seule et je ferai semblant.

Je suis un de ces cent mille coureurs des stades du monde
Qui relève du coup de ces mains bonnes assez pour en porter la

Le flambeau que tous ont cru mort pour avoir mal écouté dans

Le chant secret de la flamme au moment où le coureur tombe
Nous n'atteindrons pas le but poètes du Marathon des hommes
Ni toi qui m'arracheras le feu quand mes mains resteront ouvertes
Dans le froid du dernier talus
Mais nous aurons été ceux-là qui partis du néant des âges
Auront porté le feu du monde.

René Maran : UNE GRANDE FIGURE DE L'UNION FRANÇAISE :

FELIX EBOUE.

Le nom de Félix Eboué, gouverneur général de l'Afrique Equatoriale Française, est entré dans l'histoire de tous les pays et de tous les temps, depuis le 26 Août 1940, date à laquelle il s'est officiellement rallié, et avec lui, la colonie qu'il avait l'honneur de diriger, au mouvement des Forces Françaises Libres créé par le général de Gaulle.

On a depuis lors beaucoup écrit du nègre illustre que la France reconnaissante va bientôt inhumer au Panthéon. La joie de ses meilleurs amis d'enfance sera grave, profonde et recueillie le jour où cette cérémonie glorieuse et grandiose aura lieu. Je suis sûr qu'ils se plairont à évoquer, comme je le fais aujourd'hui, la souriante image de ce grand patriote, doublé d'un homme de bien.

Comme elles sont loin, les premières années du XXème siècle! Pourtant, du plus loin qu'il me souvienne, je revois le Félix Eboué de ce temps-là, un Félix Eboué tout sourire, toute sociabilité et toute bienveillance. Il a été ainsi jusqu'à sa mort.

Nous avons lié tous deux commerce d'amitié au Lycée de Bordeaux. Il était de trois ans plus âgé que moi. Parfois, la saison de rugby terminée, j'allais, le dimanche, passer deux ou trois heures, l'après-midi, rue des Argentiers, chez Mme Conrad, sa correspondante, une guyanaise. Je retrouvais chez elle, en même temps qu'Eboué, mes amis et compatriotes Eutrope, Symphorien, Mercès, Chaumette, Lhuerre, Castor, Pindard et Galliot.

Mme Conrad, Eutrope, Castor, Galliot et Chaumette sont morts depuis des années et des années. Eboué les a rejoints à son tour dans l'éternité, le 17 Mai 1944. Je suis donc un des rares à pouvoir encore ranimer certaines heures lumineuses de notre adolescence, et par exemple cette admirable journée d'été et de grandes vacances où mes parents avaient convié tous mes amis et compatriotes à passer leur dimanche chez nous, en famille, sous les beaux arbres de la « Villa Argentina », qu'ils avaient louée à Pessac, dans la banlieue de Bordeaux.

Le Félix Eboué de cette époque n'a jamais changé. Il menait de front l'étude et les sports, était féru de musique et de rugby, courait les cent mètres en un peu plus de onze secondes et chantait des airs d'opéra ou d'opéra-comique d'une agréable voix de ténor léger, aussi juste que bien timbrée.

Tout l'intéressait, les lettres, les arts, le théâtre, la vie aux spectacles toujours nouveaux. Il savait se rendre sympathique partout et à tous, parce qu'il respirait lui-même la sympathie. Il ressemblait, en un mot, à Saint-Augustin. Comme lui, il aimait aimer.

Son amour, sa passion des sports ne l'empêchèrent en rien d'obtenir sa licence en droit et de sortir en très bonne place de l'Ecole Coloniale. Le Congo Français de 1909, qu'on appelle à présent l'Afrique Equatoriale Française, l'attirait. On s'empressa de l'affecter à la colonie de l'Oubangui-Chari, dont le gouverneur par intérim, M. Alfred Fourneau, le mit aussitôt à la disposition de M. Lefèvre, chef de la circonscription de l'Ouahm. C'est dans cette région de l'Oubangui dont on commençait à peine la pénétration que Félix Eboué fit ses débuts de jeune fonctionnaire colonial.

Dès ses premiers pas dans l'administration, Eboué s'imposa une discipline, qui lui a parfaitement réussi. Il s'appliqua à se faire une âme indigène. On ne peut s'en faire une qu'en se familiarisant avec les langues et dialectes propres aux naturels qu'on administre. Ce n'est qu'en procédant de la sorte qu'on parvient à capter leur confiance, à dépister plus ou moins leurs complexes et leurs réflexes, par conséquent à se faire comprendre d'eux. Comprendre, ce n'est pas seulement aimer déjà, c'est aussi et surtout déjà se faire aimer.

La parfaite connaissance qu'il avait des langues oubanguiennes l'aïda à administrer avec un doigté infailible les noires populations de Bouca, Damara, Kouango et Bambari. C'est parce qu'il avait réussi à voir clair dans leurs titres, coutumes, croyances, superstitions, lois sociales, mythologie, folklore et idiotismes, qu'il est finalement devenu ce grand commis colonial exemplaire dont le nom figure désormais au même rang que celui de Brazza et de Van Vollenhoven.

Vingt-trois années d'études ininterrompues et poussées, de prospections raciales, tribales et linguistiques, avaient enrichi Eboué d'une somme d'expérience et de connaissances qu'on retrouve dans les trois ouvrages où il les a condensées. Le premier en date est le petit recueil d'une centaine de pages, préfacé par

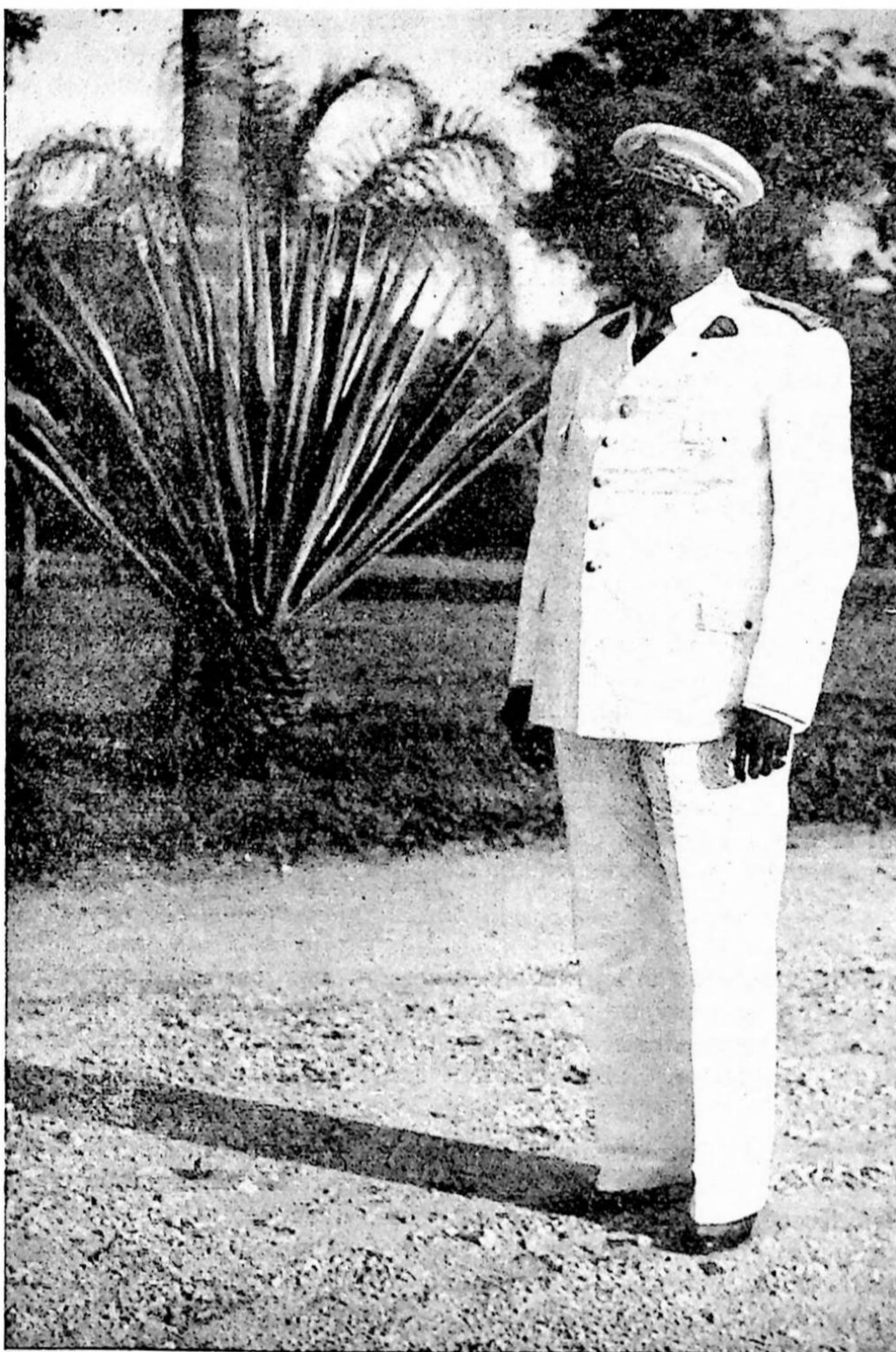
M. Gaudefroy-Demombynes, qu'il a intitulé *Langues Sango, Banda, Baya, Mandjia*, et qui contient des notes grammaticales, des mots groupés d'après le sens, des phrases usuelles et un vocabulaire quadrilingue. Le second est un essai d'ethnographie, de linguistique et d'économie sociale ayant pour titre *Les Peuples de l'Oubangui*. Le troisième est une simple brochure : *La clef musicale des langages tambourinés et sifflés*. Mais cette simple brochure d'une portée considérable, a projeté une vive clarté sur la télécommunication en Afrique noire.

Félix Eboué présidait depuis dix-huit mois aux destinées de la colonie du Tchad lorsque fut signé l'armistice qui faisait de la France et de ses territoires d'outre-mer une nation de cent dix millions d'esclaves. Il se refusa, lui, gouverneur français de race noire, à entériner tant de honte. A l'exemple des grands républicains de 89, il se rappela que, dans la vie des grandes nations, il est des moments où la désobéissance aux ordres reçus est le premier et le plus sacré de tous les devoirs. Il rompit alors avec les capitulards, bien que deux de ses fils eussent été faits prisonniers par les Allemands, et permit au général de Gaulle, en rangeant l'Afrique Equatoriale Française à ses côtés, de parler au monde, à partir de la fin du mois d'août 1940, au nom des Français de couleur dont son geste symbolisait la gratitude.

Félix Eboué est mort à la tâche, dans le moment que commençaient à luire les premiers rayons de cette victoire libératrice qu'il avait voulue et préparée jusqu'au total épuisement de ses forces.

En perdant cet homme de bien, ce Français de couleur qui lui avait voué sa vie, et qui portait en son cœur l'amour que les gens de couleur du monde entier ont pour elle, la France a perdu un authentique génie colonial, un grand patriote, un grand Français.





Félix Eboué.

II

COURRIER DE FRANCE

LE PLUS GRAND LYCEE DU MONDE

Par Raoul Audibert.

Ce lycée avait quatre cents élèves en 1939; il en compte aujourd'hui sept mille. Son proviseur reçoit des instructions non seulement de Paris et des provinces de France mais aussi de tous les pays du monde : il a des élèves de Madagascar et d'Indochine et il en a encore des U.S.A., d'Amérique du Sud et d'Ethiopie.

Pourtant ses locaux n'occupent qu'une longue galerie vitrée devant l'horizon du Bois de Vincennes. Son organe le plus apparent est un bureau de courrier, où dix secrétaires expertes en poste aérienne manipulent plus de quinze mille plis par semaine. A quatre mille exemplaires à l'heure, sa machine-record, la merveilleuse petite reproductrice française S. A. M., polycopie chaque semaine les cinquante-six mille documents nécessaires à son enseignement. Le nombre de ses élèves exige une consommation mensuelle de deux à trois tonnes de papier. Son budget sera pour 1949 de cent vingt millions de francs. On devine à tout cela que ce lycée, d'un genre tout spécial, est le *Centre National d'Enseignement par correspondance*.

*
*
*

Comme partout ailleurs l'enseignement par correspondance privé existait en France avant 1939, ressemblant à toutes les institutions de ce genre qui, moyennant redevance, diffusent, sans fréquentation scolaire, un enseignement abondamment vanté par tous les moyens publicitaires.

Or, dès les premiers mois de guerre, le ministère de l'Education Nationale se trouva devant le fait d'une dispersion plus grande d'effectifs repliés des grandes villes ou des zones évacuées et qu'on avait répartis non pas au hasard mais souvent en des lieux dont le choix n'était pas dominé par des raisons de commodité scolaire. Les écoles communales, partout présentes, suffisaient à absorber les élèves du premier degré. Mais on ne pouvait laisser ceux du second degré, souvent éloignés

par une résidence précaire des lycées et des collèges provinciaux, privés de l'instruction que l'Etat leur devait gratuitement. C'est alors pour eux que fut établi le premier enseignement officiel par correspondance. Au bout de l'année scolaire 39-40, il fonctionnait déjà pour quelques centaines de jeunes gens dans des conditions difficiles et tâtonnantes.

Les années d'occupation ne firent que confirmer son utilité car les mêmes éléments de la population restaient déplacés et se trouvaient au contraire rejoints par d'autres, beaucoup plus tragiquement intéressants : fugitifs raciaux, fils de résistants pourchassés, réfractaires du travail obligatoire imposé à la jeunesse. Ce fut une période d'enseignement héroïque. A Clermont-Ferrand pour la Zone-Sud, rue de la Sorbonne, à Paris, dans le local de la Guilde Franco-Britannique (que l'Université trouva ainsi le moyen de soustraire à une réquisition infamante et dont on camoufla pendant des années la vieille enseigne), des dossiers de travail étaient adressés, sous de faux noms, à des jeunes juifs, à des lycéens maquisards, et les professeurs ne corrigeaient pas sans émotion les copies qui parvenaient des lointains refuges. Deux mille élèves purent ainsi poursuivre leurs études inégalement mais sans interruption totale : l'enseignement par correspondance était devenu un véritable service public.

Né des circonstances, développé souvent avec des moyens de fortune, le Centre avait fait ses preuves et il avait surtout créé sa méthode, son cadre de professeurs, son esprit. Un organe viable et éprouvé se trouvait désormais à la disposition de l'Administration universitaire. Celle-ci décida d'améliorer encore ses possibilités pour compléter grâce à lui son système démocratique d'enseignement du second degré. N'y avait-il pas, en effet, en permanence, des adolescents éloignés des lycées et des collèges par la maladie, l'infirmité, ou le domicile de leurs familles? N'existait-il pas une masse de jeunes gens déjà engagés dans la vie mais qui avaient encore le droit de prétendre à un enseignement technique? Suppléer pour tous ceux-là à l'enseignement par correspondance privé qui n'atteignait que les plus fortunés, diffuser pour eux, gratuitement, avec toutes les garanties de méthode et de compétence l'instruction qu'ils ne pouvaient recevoir oralement, les préparer avec un succès égal — l'expérience l'a prouvé — à celui des établissements actifs au baccalauréat et à tous les examens des collèges techniques, tel fut le but qu'on assigna en haut lieu au Centre National.

Son statut et ses moyens d'action sont exactement ceux d'un lycée dirigé par un des meilleurs proviseurs de Paris, justement détaché à sa direction en raison de ses titres et de son expérience. Cent trente professeurs agrégés ou licenciés, membres de l'enseignement officiel, lui

sont complètement affectés. Chacun d'eux, spécialisé désormais dans cette pédagogie d'un nouveau genre, est responsable d'une discipline et se voit chargé d'assurer une scolarité complète à un groupe d'élèves. Etablissement d'un cours général que la polycopie enregistre pour tous, conseils de méthode et plan de travail hebdomadaire, références à des livres choisis, correction abondante des devoirs qui voyagent par poste ou par air, direction particulière obtenue par une correspondance familière entre le maître et l'élève, tout est prévu. Il ne manque même pas à cet ensemble, après enregistrement de notes, le conseil de classe trimestriel où les professeurs qui connaissent leurs élèves non seulement par leurs travaux écrits mais aussi par leur dossier social et psychologique, leur photographie et leurs lettres confiantes parlent d'eux, décident pour eux des allègements de travail ou des orientations nouvelles, les guident et les dirigent autant que cela est humainement possible loin des visages et des caractères. Mais les mêmes maîtres prennent, aussi, lorsqu'il le faut, des sanctions d'exclusion contre les sujets insuffisants qui encombrant le système de diffusion comme ils encombreraient une classe de lycée.

Ainsi, dès qu'il est prouvé par une autorité officielle qu'un jeune infirme retenu sur son fauteuil, ou le fils d'un colon isolé dans la brousse, ou un marin embarqué, ou un ouvrier obligé d'entrer jeune en usine ne peuvent matériellement pas poursuivre leurs études, ils ne sont pas pour autant privés du bénéfice de l'enseignement démocratique. Ils peuvent attendre n'importe où dans le monde le dossier hebdomadaire qui part à leur intention d'un lycée dont ils ne franchiront jamais le porche mais qui veille de loin sur leurs travaux et leurs espoirs.



LA BIBLIOTHEQUE ET LA LECTURE PUBLIQUE EN FRANCE (*)

Par Yvonne Oddon.

Le métier de Mlle Oddon est un des plus beaux qui soient : celui de bibliothécaire. Attachée depuis de nombreuses années au Musée de l'Homme, cette gloire de M. Paul Rivet et de la France, elle est particulièrement rompue à l'art de former, d'entretenir et d'embellir les collections de livres et périodiques des musées. Toutes les activités humaines peuvent avoir leur avant-garde. Mlle Oddon, Secrétaire générale de l'Association des Bibliothécaires, est à la pointe du combat que ses confrères mènent en France. Il s'agit de mettre la lecture à la portée de tous et non pas seulement de ce qui s'appelle l'élite ou les élites.

Bibliothèques circulantes... bibliobus : tels sont, par exemple, les moyens modernes de porter la lecture au fin fond des campagnes et des cantons montagneux. Qui peut nier que l'esprit y gagne? Mlle Oddon s'est employée, avec la vaillance qui est la sienne dans tout ce qu'elle entreprend, à promouvoir et à traduire en actes ces idées neuves et fécondes. Elle a participé à l'organisation de la bibliothèque circulante d'un de nos départements du Nord : l'Aisne, et contribué à créer une association pour le développement de la lecture publique.

Les études spécialisées qu'elle a poursuivies tant en Amérique, comme boursière de la Fondation Rockefeller, qu'en France, jointes à sa précieuse expérience, l'on fait désigner, en 1947, expert auprès de l'Unesco.

Pour nous Français, Mlle Oddon est plus et mieux qu'une professionnelle des bibliothèques et de l'instruction populaire.

En juin 40, l'occupation allemande la surprend à Paris, à son poste du Musée de l'Homme. Il s'y forme, autour d'elle, avec elle, ce qui fut peut-être un des premiers centres de la résistance française, un des plus éprouvés en tout cas. Sept mois plus tard, la Gestapo arrête le groupe tout entier. Les deux chefs, ethnographes du Musée, furent fusillés. Yvonne Oddon connaît avec ses camarades les horreurs des camps d'extermination. L'avance alliée la sauve en avril 1945, son énergie ayant miraculeusement triomphé des misères de la déportation. S. B. L.

Déjà au 17e siècle, sous le règne de Louis XIV, Gabriel Naudé qui était je crois, Directeur de la Bibliothèque Royale, au Cabinet du Roi, désirait étendre au public les privilèges de la Lecture. C'était, disait-il, une grande pitié que de devoir garder tant de lumières sous le boisseau.

(*) Extraits de la conférence radiodiffusée prononcée à l'Institut Français le 10 mai 1949 par Mlle Oddon.

Il écrivit un petit traité sur le classement et la mise en ordre des Bibliothèques, qui est chez nous le premier ouvrage de ce que nous appelons la Bibliothéconomie.

Mais il ne fut guère suivi et c'est à bon droit qu'au début de ce siècle, un fonctionnaire de la Bibliothèque Nationale, Eugène Morel, écrivait sur cet établissement et sur nos grandes Bibliothèques publiques la plus féroce des diatribes. Non seulement il ne fut pas suivi, mais il fut aigrement combattu : non, nos bibliothèques n'étaient pas des « cimetières de livres » et leurs bibliothécaires des « cerbères », et quelle confusion, quel désordre n'amèneraient pas l'ouverture toute grande des portes et la vulgarisation du savoir ?

Nos bibliothécaires étaient à cette époque d'honorables savants, formés à la science des archives et à l'étude des textes anciens par les professeurs de l'Ecole Nationale des Chartes. Cet enseignement les préparait admirablement à une tâche essentielle : l'inventaire et la mise en ordre de nos collections nationales, dans les Bibliothèques d'étude et dans les musées. Ils s'en acquittèrent avec conscience et dévouement : nous possédons maintenant d'immenses répertoires de manuscrits et d'incunables et le catalogue des fonds d'érudition de nos bibliothèques. En outre la plupart des collections spéciales de nos Musées ont été décrites.

Nous eûmes donc plusieurs générations d'excellents archivistes paléographes, mais nous n'eûmes tout au plus qu'une douzaine de bibliothécaires. Ce sont eux qui préparèrent et accueillirent l'action des bibliothécaires américains qui vinrent après la première guerre mondiale nous aider à reconstituer les bibliothèques de nos régions dévastées.

De 1918 à 1925 des équipes de travailleuses sociales américaines : infirmières, enquêteuses, hygiénistes, éducatrices et bibliothécaires, installées dans des baraquements de bois ou dans des abris, travaillèrent dans ce qui avait été nos bourgs et nos villages. Pour la première fois la bibliothèque prit sa place dans la communauté, au même titre que l'Ecole.

L'idée, nous l'avons vu, n'était pas nouvelle en France, mais elle n'avait pas encore été réalisée. Ce fut une révolution.

Et lorsque le comité américain ne trouvant pas de spécialiste sur place pour seconder et éventuellement remplacer son personnel, créa d'accord avec nos précurseurs français une Ecole moderne de bibliothécaires à Paris, nous assistâmes à une véritable « querelle des anciens et des modernes ».

Nos érudits confrères de l'Ecole des Chartes ne prenaient pas au sérieux ces bibliothécaires qui préféraient savoir comment l'on raconte des histoires aux enfants ou comment on construit une bibliothèque,

que de connaître tous les secrets des grimoires latins du Moyen-Age. L'on nous appela les «Bibliothécaires du Far-West».

Quelles étaient cependant, au juste, nos idées et nos prétentions? quelles sont-elles aujourd'hui encore, alors que, je m'empresse de le dire, elles ne sont plus discutées en France, que par quelques attardés, rats de Bibliothèques impénitents ou savants atrabilaires.

Tout d'abord nous établissons une distinction essentielle entre Bibliothèques de Conservation et Bibliothèques de Lecture Publique. L'histoire de nos institutions nous y contraint. Les premières ne sauraient que gagner à moderniser leurs méthodes mais elles doivent rester le sanctuaire du passé et s'attacher à conserver intact cet irremplaçable héritage.

Les secondes, il a fallu les créer de toute pièce : ni l'esprit ni le terme de Lecture publique n'existaient encore en France. Nous nous trouvions d'un demi-siècle en retard sur les Etats-Unis (où il faut le dire, l'on n'avait pas été gêné par les traditions et les héritages du passé) en retard aussi sur l'Angleterre, sur la Suisse, et surtout sur les pays scandinaves.

Le livre fait pour être lu, et traité en fonction du lecteur, on ne le trouvait chez nous que dans les librairies où seul pouvait l'atteindre celui qui en avait les moyens matériels et la préparation intellectuelle. Il nous parut inadmissible que faute de ressources une partie de la population fut ainsi désavantagée et privée des moyens de s'instruire.

La Bibliothèque publique doit être conçue en fonction du lecteur, et non en fonction du livre. Celui-ci n'est souvent même qu'un instrument d'information, au même titre que la radio ou les actualités cinématographiques. Mais il y a le livre que l'on consulte et celui qu'on lit et que l'on savoure, celui qui vous renseigne et celui qui vous instruit et vous élève, celui qui incite à l'effort et celui qui vous berce dans l'oubli... De tous ces livres-là, quel est celui dont aucun d'entre nous n'ait jamais eu besoin?

On nous objectera que des efforts avaient déjà été faits pour vulgariser la lecture : des Bibliothèques dites «populaires» (non sans une nuance péjorative) avaient été constituées, mais n'étaient demeurées, honteuses comme des parentes pauvres, que des distributrices indifférentes d'ouvrages dépareillés ou vieillis, pour la plupart des romans sans valeur.

L'éternelle barrière entre le lecteur et le livre, la méconnaissance des besoins du public, l'absence de toute organisation d'ensemble et, partant, un immense gaspillage d'argent et d'énergies : voilà quel était l'aspect du problème de la Lecture publique.

Tout d'abord il fallut renverser ces barrières : installer nos bibliothèques au centre des agglomérations, de plein-pied avec la vie, et en rendre l'aspect accueillant et familier. Plus d'armoires ni d'échelles, mais des livres placés à la portée de la main et qu'il est possible de feuilleter à loisir et d'emprunter avec un minimum de formalités. L'expérience a prouvé, en France comme partout ailleurs, que les dangers de vols, de désordre, d'indiscipline, ne sont redoutables que si l'organisation technique de la Bibliothèque est défectueuse. Du reste, et je m'excuse d'émettre une opinion aussi peu orthodoxe, je considère qu'un livre volé pour être lu, a rempli son devoir de livre plus efficacement que l'ouvrage oublié pendant un siècle sur des rayonnages poussiéreux.

Je ne puis rentrer ici dans les détails techniques de l'organisation des bibliothèques modernes mais je puis vous assurer qu'ils ne présentent aucune difficulté réelle. Un principe essentiel est toutefois à retenir : tant vaut le bibliothécaire, tant vaut la Bibliothèque. On ne s'improvise pas plus bibliothécaire qu'architecte, pharmacien ou forgeron. Nous ne confions pas la construction de notre maison à un simple gâcheur de plâtre; pourquoi confierions nous le sort d'une bibliothèque, c'est-à-dire l'avenir et le développement culturel de toute une communauté, à un amateur sans expérience?

Le choix des livres ne saurait être davantage laissé au hasard. Chaque groupement humain, en effet, présente une composition sociale, des conditions de vie et des problèmes qui lui sont propres. A l'intérieur de la communauté, les intérêts du public présentent aussi de nombreuses divergences : adultes et enfants ne désirent pas les mêmes ouvrages, les malades doivent éviter certaines lectures; un groupe sportif, une société artistique, une association religieuse ne s'adressent pas aux mêmes sources d'inspiration.

Il est dans les attributions du Bibliothécaire de composer sa collection en tenant compte de tous ces facteurs. Il ne doit pas oublier non plus qu'il est un agent responsable de l'éducation publique, dont il est tenu de respecter les principes. C'est à dire que sa Bibliothèque ne doit pas être le reflet des goûts des tendances et des opinions d'un groupe déterminé, ni à plus forte raison des siens propres. Documentation et propagande sont des termes qui s'excluent. Il est impossible de renseigner le public sur certains sujets sans lui présenter des thèses adverses, et il est préférable de ne pas aborder un problème que de n'en présenter qu'un des aspects. Cette parfaite impartialité me paraît être à la base de notre profession qui, lorsqu'elle s'appuie sur un outillage perfectionné et se complète des techniques auditives et visuelles modernes, peut devenir entre des mains peu scrupuleuses l'arme la plus dangereuse qu'il soit. Les événements de ces dernières années en Europe en ont fourni des preuves malheureusement indiscutables.

Pour résumer en quelques mots les conditions qui nous paraissent essentielles pour garantir le succès et le développement normal d'une bibliothèque publique, je dirais que l'atmosphère doit en être accueillante, à la fois vivante et paisible, empreinte d'un esprit de tolérance et d'impartialité et que le bibliothécaire, d'une formation technique éprouvée, doit être auprès de ses lecteurs un conseiller avisé mais discret, et auprès des pouvoirs publics un diplomate adroit, mais sans faiblesses ni servilité.

Enfin puisque nous parlons des pouvoirs publics, il me paraît inutile d'insister sur le fait que le nerf de la guerre, la condition sine qua non de toute organisation de ce genre, dépend de l'importance que les gouvernements reconnaissent à l'éducation dans l'évolution morale et matérielle de leur pays.

Sans pouvoir encore soutenir de comparaison avec les bibliothèques publiques des pays anglo-saxons et des pays scandinaves, nos bibliothèques françaises modernes ont tout de même, actuellement, conquis droit de cité.

LIVRES DE FRANCE

M. Eristov GENGIS-KHAN — *L'Empire mouvant.*

(Grasset, Paris — 304 p.)

Ce n'est pas la première fois que l'histoire et le roman évoquent la fabuleuse image du grand Barbare dont les chevauchées ont fait trembler les plaines de l'Asie et de l'Ouest de l'Europe sous le galop de ses cavaliers dans la seconde moitié du XII^e siècle et le premier quart du XIII^e, de ce simple chef d'une horde soumise aux maîtres de la Tartarie d'alors, les Kitans, et qui allait fonder l'un des plus vastes empires que le monde ait connus. Entre Attila, qui, sept cents ans auparavant, à la tête de ses cinq cent mille Huns, ravageait tout l'Empire d'Orient, asservissait Théodose le Jeune, traversait comme un ouragan la Germanie, pour donner l'assaut à Paris et succomber enfin dans les champs catalauniques devant les Romains et les Mérovingiens d'Aetius, et le chasseur d'hommes du XIV^e siècle, Timour Lenk le Boiteux, qui submergera l'Asie entière à l'Est de la Caspienne, la Perse, la plaine kirghiz, l'Inde de Mahomet IV, dont il fera un charnier, la Turquie de Bayezid, l'Asie mineure, la Chine, entre ces deux figures d'épouvante Gengis-Khan complète la trinité des grands conquérants barbares.

La « geste » de Temoudjin a été contée avec l'exactitude relative que permettait la rareté, et surtout l'incertitude des documents sur des événements, lointains dans le temps et dans l'espace, que déformaient les légendes populaires et dont les théâtres successifs restaient à peu près inaccessibles aux recherches originales. Forte de découvertes récentes, d'un apport plus abondant et plus précis, la critique historique contemporaine s'est efforcée de serrer de plus près la réalité; elle y a en partie réussi. Un livre magistral a paru, *L'Empire des Steppes*, de René Grousset.

Nous possédons désormais, dégagée des approximations et de la brume des traditions orales, une vue plus nette de celui que l'Assemblée générale des Mongols élit en 1206 Chef des Très-Puissants. Nous connaissons l'organisation — parfaite — de ses armées, nous pouvons le suivre dans sa ruée sur la Chine, dans ses assauts contre l'empire kharizmien et la Géorgie, l'Irak et le Chirvan, sur le Dniepr, à travers la Russie méridionale, dans la longue conquête de cet immense domaine, de la Mer Noire à la Mer de Chine, que, de sa capitale Kara-Koroum, il commanda en grand despote et, à l'heure de sa mort, en 1227, partagea entre ses quatre fils.

Mais voici, sensationnelle surprise, que, sur la couverture, illustrée d'un cavalier mongol, d'un livre qui vient de paraître, *l'Empire mouvant*, nous lisons cette impressionnante signature: Eristov Gengis-Khan. Ne serait-on pas éberlué à moins? Temoudjin conté par l'un de ses authentiques descendants, par l'héritier légitime de son nom.

Un somptueux portrait d'histoire au cœur d'une des plus grandes épopées barbares, peint de toutes les couleurs de l'Orient et de lignes aussi précises qu'on pouvait l'espérer par-delà les siècles et les légendes qu'ils ont accumulées; un portrait qui s'enlève sur le vaste tableau d'un temps tumultueux, sur l'infini panorama des paysages divers de l'Asie et des terres slaves, de la Grande Muraille à Kiev la Russe.

La recherche historique s'anime ici, s'humanise par une sorte de méditation ardente. A côté du document revivifié, la divination lyrique entre en jeu et c'est elle, à coup sûr, qui donne au livre magnifique de M. Eristov Gengis-Khan ce mouvement, ce feu qu'on n'est pas accoutumé de trouver dans les ouvrages d'histoire, comme une fervente communion entre le peintre et le modèle.

Un livre aux couleurs «du sang, de la volupté et de la mort», au centre duquel se dresse le Barbare victorieux, avec son orgueil de demiurge, sa fureur et sa cruauté de fauve, celui qui, au dire de la fable populaire, proclamait que «la plus grande jouissance de l'homme, c'était de vaincre ses ennemis, de les chasser devant soi, de ravir ce qu'ils possèdent». Dévastations, massacres, orgies, fêtes de la chair dans l'odeur de la tuerie, Attila revit ici, desséchant à jamais l'herbe sous les pas de ses petits chevaux kirghiz. Timour-Lenk, descendant par les femmes de Gengis-Khan lui-même, s'y annonce avec son effroyable légende, les cent mille prisonniers hindous égorgés devant les murs de Delhi et l'érection, à Bagdad, de l'obélisque rouge et ruisselante de quatre-vingt-dix mille têtes...

Mais, dans le guerrier inhumain, par une pathétique revanche de l'Esprit, M. Eristov Gengis-Khan nous montre le réveil de l'Homme lorsque s'apaisent les carnages, les viols, les pillages frénétiques, les destructions furibondes par le fer et par le feu. Le réveil d'un Homme, pris et vaincu à son tour par le mystérieux besoin de la tendresse, et qui, après avoir tant frappé, verse dans les rêves de douceur fraternelle, se met à méditer les éternels problèmes auxquels nul n'échappe, pas même un Barbare vainqueur, au lendemain des batailles.

Tandis que ses hordes repues s'endorment dans leurs songes obscurs, hantés des mythes de l'Asie, Temoudjin, lui, pense, imagine et légifère; il bâtit des projets grandioses. Au confluent des trois civilisations, celle de Jésus, celle de Bouddha et celle de Mahomet, il cherche pour son peuple et pour tous les hommes de l'Eurasie, la clef de

la Vérité et du Bonheur spirituel. A l'heure où flambent à l'Occident les bûchers de l'Inquisition, il échafaude un idéal de tolérance!

Le très beau livre de M. Michel Eristov Gengis-Khan, petit-fils du héros, n'est pas seulement une fresque guerrière aux éclatantes tonalités, une fable éblouissante et véridique, à travers laquelle semblent rôder, mélancoliques ou sauvages, les orchestrations de Borodine, c'est aussi une lumière pour nombre de questions qui, aujourd'hui même, nous viennent de cette terre russe dont ses soldats ont, pendant trois siècles, été les maîtres.

Armand RIO.

Andrée VIOLLIS — *L'Afrique du Sud, cette inconnue.*

(Hachette, Paris — 252 p.)

Grande voyageuse et qui sait voir, Mme Andrée Viollis est un excellent guide qui explique et fait à merveille comprendre. Dans le nouveau volume de la Collection *Choses vues, Aventures vécues*, elle nous promène à travers l'Afrique du Sud. Sur cette «Terre inconnue» — à tout le moins si mal connue —, elle nous apprend beaucoup et, sur ce que nous n'ignorions pas tout à fait, elle remet au point nos idées, fausses ou confuses.

Mme Andrée Viollis éclaire, d'abord, à nos yeux la carte du pays; car, là même, nous avons besoin de ses lumières. Telle que la dénomment les Anglais sous le nom général de «Continent Sud-Africain», l'Afrique du Sud, c'est l'immense territoire qui, depuis les hauts plateaux formant la ligne de partage des eaux entre le bassin du Congo et celui du Zambèze, s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sur une superficie de six millions de kilomètres carrés : l'Angola et le Mozambique portugais, d'une part, de l'autre, sous diverses formes politiques, les terres plus ou moins d'appartenance britannique, un dominion de création relativement récente, la Rhodésie du Sud; une colonie, la Rhodésie du Nord, au-dessous du Katanga; les trois protectorats du Bechuanaland, du Swaziland et du Bassoutoland; ouvert sur l'Atlantique, l'ex-Sud-Ouest-Africain allemand, remis sous mandat, en 1918, à l'Union Sud-Africaine par la S. D. N. et dont l'O. N. U. réclame à cette heure le *trusteeship*; enfin, et surtout, le grand Dominion, jouissant d'une indépendance à peu près totale : l'Union Sud-Africaine, à laquelle notre pensée réduit presque toujours le «Continent Sud-Africain».

Erreur, ou plutôt, anticipation; car, en fait, l'Union Sud-Africaine aime économiquement et politiquement toutes les parties de l'Afrique australe britannique : par la densité, d'abord, de sa population, deux millions et demi d'Anglais et de Boers — ou Afrikanders — de souche hollandaise et neuf millions de non-Européens, bigarrés à l'extrême, Hindous, Arabes, Malais et Javanais, Noirs surtout, Cafres, Bantous et

Zoulous; — par l'attraction qu'exerce de toute part le plus grand centre d'affaires et de finances de l'Afrique entière, Johannesburg; par les énormes richesses de son sous-sol.

Si l'Union Sud-Africaine ne possède pas tout l'or du monde, elle en détient à tout le moins un bon tiers. Ajoutez les diamants, le charbon du Transvaal et du Natal, l'agriculture florissante, l'arboriculture du Cap, et ce fait que, en un bref espace de temps, la civilisation matérielle est montée ici à un degré que ne sont pas près d'atteindre les autres territoires de l'Afrique australe, colonies ou protectorats.

C'est donc vers ce grand pôle d'attraction que Mme Andrée Viollis nous entraîne à ses côtés : voici les premières images, la vieille cité-mère, riche d'histoire, née au cœur du dix-septième siècle par la volonté de la Compagnie hollandaise des Indes orientales; sa baie, rivale en beauté de celle de Rio, ses docks d'où l'or file vers l'Angleterre, et cet autre or en grains, le maïs, vers l'Europe et le Canada, ses rues, ses foules, ses jardins et sa ceinture paradisiaque, sa corniche. Après un crochet vers l'Est — trente heures de voyage —; vers Port-Elisabeth, une longue station au Royaume de l'Or, Johannesburg. Il y a soixante ans, quelques cabanes en bois encerclées d'une couronne de chariots bâchés, aujourd'hui «un prodigieux panorama géométrique de rues, de places, de monuments, de buildings». En 1886, un demi-cent d'habitants; en 1948, quelque quatre cent mille Européens et six cent mille non-Européens sur un sol de quatre-vingt-dix mille carrés. Et l'origine de cette gigantesque croissance de l'«enfant colosse» : la découverte, en 1885, par deux flâneurs d'outre-Manche sur le plateau désertique où le paysan boer menait son troupeau de buffles, d'un minuscule éclat, jaune et luisant au soleil...

Le campement de romanichels est devenu un New-York format réduit, la plus grande ville africaine et la plus riche, la «Cité du Veau d'or»; mais, en contre-partie de la richesse et du luxe tout américain des uns, l'effroyable travail de trois cent mille Noirs. Il est des mines où le concassage de cinq cents tonnes de roche est nécessaire pour en extraire une once de métal précieux, vingt-huit à trente grammes. Et pour ce labeur, dur et sans espoir, la plus misérable des existences; car les conditions mêmes dans lesquelles s'exerce la production de l'or, avec l'écrasante retenue de soixante-deux pour cent imposée par l'Etat — au bénéfice de l'équipement agricole du pays tout particulièrement — exigent des salaires extrêmement bas.

La question sociale est donc ici préoccupante et Mme Andrée Viollis nous en montre tous les périls. Difficilement soluble, le problème n'est pas le seul à rendre instable la prospérité présente de l'Union. Plus grave encore, se pose celui des races, plus menaçante cette étanchéité que maintient entre les Blancs, les Noirs, les Hindous et les divers Métis, la «Barrière de couleur».

Mme Andrée Viollis a promené partout son regard aigu, causé avec des gens de toutes les classes sociales; elle est descendue au fond de la mine; au sortir des palaces et de buildings fastueux, elle est allée visiter les quartiers sordides, elle s'est longuement arrêtée à Tobrouk, devant de lamentables tableaux. Mais elle ne s'est pas contentée des visions personnelles, elle a voulu, en journaliste experte, enquêter, pousser sur place, aussi loin qu'il se pouvait, l'étude des nombreuses et complexes questions. Elle a recueilli les déclarations des leaders de l'Union, celles du général Smuts et de son concurrent le Dr Malan, celles aussi des porte-parole des Hindous et des Noirs. Le livre que Mme Andrée Viollis rapporte de son séjour vient enfin mettre de la clarté et de l'ordre dans l'enchevêtrement des problèmes qui se dressent devant l'avenir de l'Union Sud-Africaine et obligent de poser un point d'interrogation à l'éventuelle réalisation de ce grand rêve : la Fédération de l'Afrique australe.

Armand RIO.

Emmanuel ROBLES — *Les Hauteurs de la Ville*. Prix Femina 1948.

(Charlot, Paris — 280 p.)

M. Emmanuel Roblès, à qui le Jury Femina vient de décerner son Prix annuel au déplaisir, semble-t-il, de certains critiques dont les réserves ne s'expliquent guère, a déjà témoigné de son jeune et âpre talent par plusieurs œuvres remarquées : un premier roman, *Action*, paru deux ans avant la guerre, puis, sous l'occupation allemande, *La Vallée du Paradis* et *Travail*, alors couronné du Prix populiste, un très beau drame enfin, *Montserrat*, que notre grand comédien Charles Dullin a fait longuement triompher à Paris et à travers toute la France, et qui, un jour prochain, recevra l'accueil des grandes scènes de l'étranger.

Les Hauteurs de la Ville, ce n'est pas le moins du monde, comme on l'a écrit ici et là, un roman appartenant au genre usé, plus qu'usé, de la Résistance. Alger, sous la botte des fascistes allemands ou italiens, et de leurs collaborateurs appointés, ne fournit que le cadre, l'atmosphère et le « fait divers » d'une tragédie qui demeure par elle-même indépendante des événements, un drame individuel, en définitive, un règlement de compte. Le roman de M. Emmanuel Roblès, c'est la naissance de la haine dans l'âme d'un homme humilié, pour qui la vie n'a plus qu'un sens, l'invasion de cette idée fixe : en tuant, laver la honte.

L'arrivée des Allemands et de leurs alliés péninsulaires a été l'occasion pour le mécano Almaro de jouer là-bas le rôle d'un Doriot au petit pied, avec tous les avantages matériels que la trahison comporte. Dès la minute qu'il tire son coup de casquette au garage où il réglait bielles et carburateurs, pour devenir l'homme des basses besognes des occupants, Almaro se trouve un Monsieur — un triste Monsieur, mais

puissant, portefeuille garni, belle villa, longue voiture au capot impressionnant — quelqu'un! maître de la liberté et de la vie des autres...

Or, hier même, les murs d'Alger se sont couverts d'affiches portant sa haute signature qui convient tous les pauvres bougres sans travail à passer la mer pour gagner les chantiers du fameux mur de l'Atlantique, l'organisation Todt ayant pris sous sa sauvegarde l'intégrité de la côte française menacée par l'éventuel débarquement américo-britannique!

Le jeune Algérois Smaïl ben Lakhdar s'arrête devant le placard, lit, ricane et le lacère. Deux minutes plus tard, encadré de quelques mouchards, le voici en face d'Almaro, trônant derrière sa table de proconsul, l'œil insolent, cigarette au bec. Point d'illusions chez Smaïl. Il ne doute pas un instant que l'ancien copain du garage, aujourd'hui chef de la Milice et qui n'en est pas à sa première ignominie, ne lui fasse payer cher l'affiche déchirée. En refusant de répondre, de livrer les noms, — mais n'a-t-il pas agi de son propre mouvement? — Smaïl sait fort bien ce qui l'attend : une séance d'«aveux spontanés», pour commencer, des mois à casser des cailloux à Tébessa, le camp de concentration dans le Sud, où l'on crève de la soif et de la dysenterie.

Mais rien de tout cela ne lui arrive. Non, l'apprenti dictateur se contente de lui envoyer à la figure la fumée de sa cigarette et quelques basses injures empruntées à la gynécologie du trottoir. Pour terminer, une gifle — la gifle décochée au gamin en faute — un coup de pied quelque part, et sur un ton méprisant : «N'y reviens pas, petit saligaud!», la porte.

La torture du bain électrique et de la plaque chauffée à blanc, tous les supplices que pourraient imaginer dans leur infernal génie Milice et Gestapo réunies, le bagne, le poteau même, les vingt ans de Smaïl ben Lakhdar étaient prêts à les affronter, mâchoires serrées. Mais cette claque enfantine, ce coup de pied dédaigneux, ce dégradant pardon. Dès cette minute, Smaïl couve sa volonté de vengeance. Pris corps et âme par l'obsession, il la remâche, il la savoure, dans sa petite chambre, sur ce lit qu'embrase le soleil, où il roule sa rage, devant ce miroir qui lui renvoie l'image d'un homme offensé, au visage marbré de coups, dont les poings n'ont pas pu répondre, dans la fournaise de la rue, sous le ciel d'Alger craquant de chaleur, jusque dans les bras, si frais pourtant, de l'adorable Monique aux seins menus, Smaïl n'est plus qu'une haine vivante, aux aguets, revolver prêt. Car Smaïl a jugé et prononcé : La Mort.

Un peu de patience, une tentative avortée, et la justice de Smaïl passera. Almaro, l'homme à la gifle, lorsqu'il descendra, un soir, de sa belle Renault, recevra trois balles dans la peau...

Le lendemain, oh! le lendemain, qu'importe? Et qu'importe la jolie Monique! Qu'importe la vie de Smaïl, puisque désormais son honneur est sauf. Son grand désir de le mener jusqu'au bout, il esquissera un essai d'évasion vers le Maroc. Las de se terrer, au premier arrêt du train qui l'emporte, reconnu dans une petite gare, il ne cherchera même pas à fuir et s'abandonnera à son Destin.

D'une très solide construction et d'un beau mouvement tragique, le roman de M. Emmanuel Roblès est une fort remarquable réussite, tant par l'habileté de l'intrigue romanesque que par la sûreté avec laquelle l'explosion et le cheminement implacable de l'idée de vengeance sont suivis, ici, chez un être simple qui accepte la mort, non pas l'injure.

Armand RIO.

André MAUROIS : *A la recherche de Marcel Proust.*

(Hachette — Paris 1949)

Depuis vingt sept ans que Marcel Proust est mort, sa renommée n'a cessé de grandir. Elle est devenue de la gloire; elle l'a fait monter jusqu'à ces hauts lieux de l'immortalité où se tiennent déjà pour nous Balzac, Stendhal et Flaubert. Sa personne et son œuvre, en un quart de siècle, ont inspiré plus de cent volumes, dont quelques-uns sont de premier ordre, comme celui de M. Léon-Pierre Quint.

Mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'ils viennent tous d'être dépassés par l'étude d'ensemble que, sous ce titre : *A la recherche de Marcel Proust*, vient de lui consacrer M. André Maurois.

On sait qu'il n'y a pas aujourd'hui de biographe comparable à M. André Maurois. Sa finesse de sensibilité, son acuité d'intelligence, ses dons d'intuition, sa vigueur de logique, et la sûreté de sa méthode lui permettent de pénétrer jusqu'au fond le plus obscur ou le mieux dissimulé des personnages qu'il veut peindre, de saisir tous les détails de leur caractère et d'en récompenser l'ensemble.

D'autre part, il n'ignore rien des moindres événements de leur vie; il les suit dans tous leurs actes; il a étudié toutes leurs œuvres; il démêle les rapports qui existent entre la réalité du personnage et la manière dont il agit; il voit la force ou la volonté qui le pousse à créer. Il le ressuscite ainsi devant nous, l'imprime inoubliablement dans notre souvenir.

Il fallait ces qualités exceptionnelles pour comprendre et expliquer la complexité de l'homme que fut Marcel Proust et pour mettre de l'ordre dans la richesse en apparence désordonnée de *La Recherche du temps perdu*. Faire la synthèse de cette personnalité si complexe, retenir ce génie si divers et si mouvant, dégager la pensée directrice et le mouvement si bien conduit d'une œuvre toute en échappées, en digres-

sions et en parenthèses, c'est ce qu'a voulu faire et qu'a réussi M. André Maurois.

Ce qu'il nous rend évident, c'est que chez Proust la vie et le roman ne font qu'un. Il n'a vécu que pour l'écrire. Il a tout subordonné à sa composition, sa période mondaine pour se documenter, sa période recluse pour transformer et réaliser en œuvre d'art sa documentation. Il a été aussi constamment attentif à lui-même qu'il l'a été au spectacle que lui offrait la haute société dans laquelle il était reçu. Et parce qu'en s'observant avec une franchise impitoyable, il avait cru s'apercevoir que l'unité de son moi n'existait peut-être pas réellement, que ce moi n'était dans le temps, — comme celui de tous les hommes d'ailleurs —, qu'une succession de brefs états de conscience, retombés presque aussitôt les uns après les autres au néant, il lui était apparu que la seule réalité à laquelle il pouvait prétendre était dans son souvenir, à condition que celui-ci reconstruisit méthodiquement un passé effrité et aboli.

Ce fut donc pour reconstruire ce passé, pour s'opposer à ce néant qui semblait jour après jour, et peut-être heure après heure, grignoter son existence et la conscience de son moi, qu'il conçut l'idée d'écrire son immense roman. Comme la vie quotidienne était à chaque instant du temps perdu, le rôle de la mémoire était de se mettre à sa recherche, et de ne pas l'interrompre, jusqu'à ce que ce temps perdu fût devenu du temps retrouvé.

A cause de sa tendance au développement exagéré, de la minute de ses analyses, de ses incessants retours sur lui-même, on n'a d'ailleurs commencé de s'en aviser qu'après sa mort, lorsque furent publiés ses ouvrages posthumes, qui sont les derniers du cycle : *La Prisonnière*, *Albertine disparue*, *Le Temps retrouvé*. M. Maurois, en citant de nombreux et probants extraits des *Cahiers* les plus anciens de Marcel Proust, montre que celui-ci, dès le début du siècle, et à partir de ses premiers écrits, était déjà en possession de sa pensée, fixé sur la composition de son œuvre et, pour tout dire, maître de son art.

Or, ce qu'il y a d'admirable chez ce romancier, c'est sa persévérance et son acharnement au travail. De 1906 où il a commencé d'écrire *Du côté de chez Swann* jusqu'en 1922, date de sa mort, il n'a pas quitté son ouvrage. Il y a mis toute l'expérience de sa vie antérieure; car il ne l'a entrepris qu'après une longue période de préparation; et son biographe nous fait voir en effet que, sous le mondain et l'esthète, et peut-être même avant, sous l'adolescent inquiet et délicat, le futur grand romancier se formait progressivement.

Mais sa création romanesque n'a pas été faite que de son passé revécu. Il l'a gonflée et enrichie de tout ce que la vie lui apportait chaque jour d'événements, de réflexions, de souffrances ou de plaisirs. Ainsi

en 1922, six mois avant sa mort, étant allé voir l'exposition des peintres hollandais dans la Salle du Jeu de Paume, il fut pris d'un malaise alarmant. Rentré chez lui, il le nota aussitôt. Et nous devions le retrouver, dans *La Prisonnière*, transposé et transfiguré dans l'admirable épisode de Bergotte qui meurt en visitant une exposition.

C'est avec le plus franc souci de la vérité, mais avec la plus parfaite délicatesse dans l'expression de cette variété, que M. André Maurois a parlé de la conception... un peu spéciale que Marcel Proust eut de l'amour, ou plus exactement, du genre de personnes à qui s'adressait cet amour. Laissant au moraliste la liberté de s'indigner, et le droit de condamner, le critique littéraire se préoccupe simplement de savoir, sans s'arrêter à ceux ou à celles qui l'ont inspiré, quelle conception l'écrivain eut de l'amour et quels échos s'en prolongent dans ses écrits.

Or, l'amour, pour Marcel Proust, est un sentiment exclusif, souvent terrible, qui, pareil au phœnix, se dévore dans ses propres flammes, mais qui renaît sans cesse de lui-même, et qui seul donne à la vie, par l'animation qu'il y entretient, son intérêt, sa beauté et sa grandeur. C'est lui qui anime aussi d'une vie extraordinaire et d'une émotion de haute qualité les parties supérieures de ce grand roman.

M. André Maurois l'a dit avec une clarté qui pourtant n'enlève rien à l'auréole un peu mystérieuse dont s'entourent la personne et l'œuvre de Marcel Proust. Cette biographie critique apparaît dès maintenant comme l'introduction indispensable à la lecture du *Temps perdu et retrouvé*. Elle ne pourra sans doute plus en être séparée. Et le nom de son biographe reviendra nécessairement sur les lèvres chaque fois qu'on prononcera celui du romancier.

André DELACOUR.

LES ARCHIVES HISTORIQUES DE FRANCE

M. Braibant, directeur des Archives de France, vient de faire une conférence dans le fastueux hôtel du cardinal de Rohan et a déclaré que «les plus belles archives historiques du monde» étaient celles de la France.

Des milliers de milliards de dollars ne suffiraient pas, en effet, pour constituer un groupe de fonds et de collections qui pût se comparer, même de très loin, à ce dépôt sans équivalent en aucune autre nation. Car il a commencé de se former avec l'Etat lui-même, en ces âges médiévaux où les archives itinéraient avec les bagages royaux, les coffres à vêtements, les cassettes du Trésor.

Vieux papiers, vieux parchemins, documents domaniaux, titres féodaux, tout un passé jauni mais frémissant qui devait au siècle dernier recevoir pour sanctuaire ces somptueux hôtels de Rohan et de Soubise,

les plus précieux bijoux architecturaux du XVIIIème siècle. Depuis lors ce trésor n'a cessé de s'accroître. Si on les plaçait bout à bout, les rayons qui supportent toutes ces archives nationales couvriraient une longueur de treize kilomètres.

Et que serait-ce si l'on y ajoutait les rayons qui, dans chaque préfecture de France, soutiennent liasses et volumes des archives départementales! On arriverait au total de 600 kilomètres... Des archives rangées côte à côte de Paris jusqu'à Toulouse. Encore, dans bien des départements, des amas d'archives restent-ils à inventorier. Rien qu'en Haute-Garonne soixante mille sacs de procédure n'ont jamais été ouverts depuis l'ancien Régime. Dans un seul dépôt du Sud-Ouest, un archiviste qui dépouillerait huit heures par jour le fonds des notaires non encore inventorié aux archives départementales, devrait mettre... six mille ans!

On conçoit que cette richesse pose des problèmes que M. Braibant a aussi évoqués. Accélérer cet immense travail d'inventaire, et, tâche capitale, adapter les archives à la vie moderne, sauver les archives économiques et celles des administrations publiques pour qu'elles contribuent à l'histoire contemporaine.

Dans ces Archives nationales qui, seules en Europe, possèdent le privilège de conserver des documents capitaux du procès de Nuremberg, on réorganisera aussi le Musée de l'Histoire de France, le premier musée d'histoire du monde où reposent des documents mérovingiens.

III

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

EN HAÏTI.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Par Yvon Moraille.

M. Yvon Moraille a bien voulu confier à «Conjonction» le manuscrit d'un ouvrage inédit, intitulé «Un village Haïtien». Les pages qu'on va lire ont été extraites du premier chapitre.

Frédéric Mistral rappelle dans ses mémoires une vieille coutume, encore vivante dans sa province au temps de sa naissance, qui consistait à déposer dans le berceau de tout nouveau né une couple d'œufs, un quignon de pain et un grain de sel en prononçant les paroles sacramentelles : «Mignon sois plein comme un œuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel». Je ne sais si l'humble fille qui me porta au baptême accomplit quelque rite semblable, bien que je n'en aie point entendu parler, et si ces vœux, exprimés ou non, se sont réalisés en moi dans quelque mesure, comme ils le furent pleinement dans le grand félibre. Peu, me semble-t-il, surtout pour ce qui est d'être plein et sage. De sagesse je n'ai jamais eu que ce qu'il faut pour m'accommoder de n'être pas plein. Ce que je sais bien, néanmoins, c'est que cette marraine, à défaut de m'avoir porté bonheur, m'a beaucoup aimé et davantage gâté.

Mes deux frères aînés et moi, en retour de ces gâteries, nous nous étions attachés à elle comme à une seconde maman. On ne la voyait jamais sans que l'un ou l'autre, quelquefois tous les trois, ne fut accroché à sa jupe. Par déformation de son nom Rose, nous l'appelions Yo, et la maison retentissait du matin au soir de ce nom crié sur tous les tons. Vouliez-vous câlinement vous faire donner quelque friandise, rengimber contre un refus? Vous tombiez en courant, vouliez-vous faire retirer le grain de sable entré dans votre genou, vous faire dorloter enfin et consoler de peines imaginaires? C'était toujours Yo! Yo! Yo! Cette brave personne, qui était de condition assez modeste, s'était fait une large place dans la maison, en retour des précieux services rendus au moment et à la suite des premières couches de ma mère. En récompense de son dévouement, qui ne s'est jamais démenti dans la suite, du-

rant peut-être un quart de siècle et jusqu'à sa mort, quand je naquis, troisième de la famille, elle fut choisie comme marraine. C'est ainsi que j'eus l'insigne honneur d'être baptisé dans les mêmes conditions qu'un des plus charmants génies qui aient jamais honoré l'humanité, la fine fleur de l'humanisme français, Michel Eyquem de Montaigne. Je ne tire, naturellement, nulle vanité de cette coïncidence, qui, d'ailleurs, ne m'a porté aucune espèce de chance.

• Très chaste et réservée dans ses mœurs, ma marraine avait cependant toujours conservé une certaine verdeur de langage, contrastant de façon bien piquante avec sa vertu connue et louée de tous. Elle avait aussi un certain penchant pour les vins cuits, les grands crus d'Espagne : Malaga, Tarragone — à moins que ce ne fut du Madère baptisé à Bordeaux ou à Hambourg — dont la maison était d'ordinaire assez bien pourvue. Or, les bouteilles étaient dans un buffet de la salle à manger d'en haut. Il fallait, par conséquent, trouver un prétexte pour prendre les clefs de ma mère sans éveiller ses soupçons. La sainte femme s'est prêtée durant des années, avec une indulgence et une bonne grâce inlassables, à l'innocent manège de sa commère. Naturellement, ce goût des bonnes liqueurs n'allait jamais au-delà d'une saine gaieté. A ces moments-là, le tignon légèrement capoté sur l'oreille, elle nous chantait de son filet de voix que, par jeu, elle tâchait de rendre rageuse en serrant ses petites dents perlines, de drôles de chansons, d'un érotisme cruel, apprises on ne sait où, venues sans doute du fond des âges, des profondeurs de l'atavisme racial :

Loas yo dansez
jeunes garçons dansez
jeunes mâles yo dansez
Lan savan'n nan
m'a pilé tè,
Lan savan'n nan
m'a dévoré yo
Lan banan'n nan
m'a pilé tè
Lan banan'n nan
m'a dévoré yo
Loas yo dansez.
Saint Jacques paraïte
Cé moin qui là
Saint Jacques allé
Cé moins qui là
Saint Jacques chanté
Cé moins qui là
Saint Jacques grondé
Cé moin qui là

Saint Jacques content
 Cé moin qui là
 Saint Jacques fâché
 Cé moin qui là
 Jodi cé fête
 Saint Jacques cé frè'm.
 Loas yo dansez. (1)

D'autres fois, pinçant sa jupe avec délicatesse, elle esquissait un pas de menuet ou de quadrille. Rien de plus gracieux, en vérité, que cette villageoise qui la quarantaine assurément dépassée, avait miraculeusement conservé un air de jeunesse et d'innocence dans un visage frais où brillaient deux rangées de dents aussi blanches que menues. Dans ces occasions elle avait une façon inimitable de conter certaines légendes sentimentales et tristes, non sans rapport avec les contes arabes et les histoires de bêtes des légendes indoues. Il y en a une qui, toujours nouvelle pour mon esprit de bambin, faisait particulièrement mes délices. Ce qui m'émerveillait le plus dans le monde fabuleux où j'étais transporté, c'était de voir les hommes frayer avec les bêtes le plus naturellement du monde. C'est l'histoire de la petite princesse Badio et d'un bélier vindicatif. Fille unique et gâtée d'une reine plus riche que puissante, Badio, après avoir éconduit un nombre incalculable de prétendants : riches princes des royaumes voisins, aussi bien que les plus beaux mâles de toutes les espèces de la faune des plus lointains pays, finit par se laisser séduire à l'habit jaune et noir d'un superbe reptile. Probablement, quelque python de roches qui venait de changer d'habit, et qui lui apparut dans toute sa neuve splendeur comme Kaa à Mowgli. Les noces furent célébrées avec pompe et magnificence. Après quoi le python emporta au loin sa jeune femme, comme de juste. Or, à peu de temps de là, Bélier Mouton, l'un des prétendants éconduits, qui voyageait loin du troupeau natal, pour son plaisir disait-il, mais en réalité pour oublier son chagrin et son dépit, se trouva passer, par hasard dit-on, devant le trou de roche où Badio avait été conduite, et juste au moment où le superbe python jaune et noir s'apprêtait à l'avalier. Arrivée à ce moment du récit ma marraine se mettait à chanter, imitant d'une voix triste et dolente la détresse de l'infortunée Badio et d'un chevrottement caverneux la rancune de Bélier Mouton.

(1) Dansez loas — jeunes garçons dansez — jeunes mâles dansez — je danserai dans la savane — dans la savane je les posséderai — je danserai sous les bananiers — sous les bananiers je les posséderai.

Dansez loas.

Saint Jacques paraît, je suis là — Saint Jacques part, je suis là — Saint Jacques chante, je suis là — Saint Jacques gronde, je suis là — Saint Jacques est content, je suis là — Saint Jacques est fâché, je suis là — aujourd'hui c'est fête, Saint Jacques mon frère.

Dansez loas.

— Mouton ?

— Bèe !

— L'ho ou allez l'a caye, ou a dit mammam'n coulève valé moin.

— Chouè ! Chouè ! Chouè ! sans comparaison, lors m'té aimmain ou, ou té dit pieds moin fins. (1)

A la vérité, je n'ai jamais su la fin des aventures de Badio, ma marraine n'ayant jamais consenti d'aller plus loin que ce duo. Peut-être, n'en savait-elle pas davantage. Mais, j'aime à supposer que la belle dédaigneuse fut engloutie par le python de ses rêves et paya de la sorte, un peu cher il est vrai, son goût excessif des apparences fallacieuses.

Je me souviens que ma marraine tirait toujours sentencieusement la morale de son conte par ce proverbe : bel cançon pas l'agent, bel chivé pas l'esprit. (2)

Quand vint l'âge d'aller à l'école, une école bien maternelle pourtant, tenue par les mères bleues de St. Joseph de Cluny et qui malheureusement fut supprimée par la suite, le temps me durait à cause de ma marraine. Les heures s'écoulaient pour mon enfantine impatience au ralenti, et, dans l'attente du signal de la sortie, je tirais, pour ainsi dire, sur la corde comme un veau «parqué». Le souvenir de mon désespoir d'enfant, qui se croyait vraiment malheureux de ne pouvoir, pendant quelques heures chaque jour, attraper la fièvre en courant sous le soleil implacable, me fait mieux comprendre tes regrets et ton escapade fatale vers la liberté, petite Blanquette de Monsieur Seguin.

Ma marraine habitait en ce temps là à mi-chemin entre l'école et la maison de mes parents. Matin et soir, après la classe, aussitôt que la bonne sœur, qui nous reconduisait en discipline jusque dans la rue, donnait le signal de la liberté et de la débandade, mes frères aînés et moi partions à *toute bouline*, et, avant même le seuil, nous mettions à crier de toutes nos petites voix gourmandes : «Yo ! Yo ! ça ou quitté pou moin?» (3) Quelque friandise, en effet, nous attendait toujours : une tranche de giraumont, un morceau de ce caraïbe jaune si fin ou un fruit. Nous n'étions pas exigeants, un rien nous contentait, mais ce peu, qui nous paraissait si délectable parce que si différent par sa frugalité même de tout ce que nous allions trouver à la table bourgeoise et cossue de chez nous, il nous le fallait absolument. Si bien, que lorsqu'il nous arrivait de ne pas trouver ma marraine au logis, car, de loin en loin, elle allait visiter ses caféières dans les mornes, et par conséquent pas de friandises non plus, nous nous en allions tout penauds et réchignant. Même, il m'est plus d'une fois arrivé de voir mon frère Max se rouler par terre, en criant de dépit et de désespoir : «M'vlé manger Yo !» (4)

(1) Quand vous irez à la maison, dites à ma mère que le serpent m'a avalée.

(2) Proverbe créole équivalent au proverbe français « L'habit ne fait pas le moine ».

(3) Que m'avez-vous laissé ?

(4) Yo, je voudrais la mordre !

L'une de ces frugales agapes devait me laisser un souvenir longtemps assez trouble, mais qui devait par la suite, beaucoup plus tard trouver son explication, quand il me fut donné de pénétrer mieux les arcanes de la vie haïtienne et plus particulièrement de la vie populaire. Ce jour-là, c'était un lundi, quand à la sortie de quatre heures nous nous précipitâmes chez Yo, notre élan fut brisé net devant une assemblée insolite. Il y avait là bien une dizaine de personnes au moins, et c'était beaucoup à la fois chez la si peu hospitalière Sor Servie. Je me souviens de la présence du Juge Henri, toujours solennel et pontifiant derrière sa barbe fleurie et bien peignée, de Servina aussi bégayante que bavarde.

La première surprise passée, nous commençons à fureter dans la maison comme d'habitude, quand nous avisâmes que la table de bois du salon était dressé dans la chambre, chargée de nourritures, je ne dirai pas abondantes, mais certainement variées. Ce fut là pour nous l'objet de plus grande surprise encore. Que s'était-il donc passé, quel événement, quelle fête à célébrer avait bien pu motiver, contre l'ordinaire, telle débauche dans une maison réputée pour sa chicherie? Je n'y avais jamais vu, foi d'enfant fureteur, qu'une petite chaudière d'un point, du modèle dit «chiche», à cause de son exiguité et parce qu'elle ne permet pas de largesses. Lorsque les deux bonnes femmes y avaient bien fait mijoter leur bouillon au *mirliton*, et qu'elles se fussent servi leurs maigres portions, il n'y avait plus guère que nous trois, mes deux frères et moi, à pouvoir étrenner deux cuillerées de jus et un morceau d'igname ou de caraïbe. Voici que ce lundi là il y avait bien, sans exagérer, vingt plats sur la table, contenant chacun quelques bouchées d'un met différent. Un peu de tout ce qui se mange dans la région : pois rouges, blancs, congos, la manière, valet, beurre et inconnus; du riz anglais et du riz du pays; du maïs moulu et du petit mil; toutes les viandes : bœuf, porc, cabri, poulet; tous les vivres : igname siguine, caraïbe peint de cœur y figuraient. Enfin rien ne fut oublié si rien ne fut prodigué.

Je sus plus tard que les véritables convives de Sor Servie n'étaient point le Juge Henri, ni Servica, ni non plus les voisines, quelque empressées qu'elles fussent, mais tous ses parents défunts. Les vivants avaient été invités à dévorer la matière après que les morts eussent prélevé l'âme de la nourriture.

Ici les morts sont plus choyés que les vivants. Aussi bien, n'est-il pas rare de voir dans le peuple, citadin aussi bien que paysan, un vieux père infirme, une vieille mère impotente traîner une vie de misère et crever dans la souffrance pour devenir, sitôt morts, l'objet d'un véri-

table culte. Le plus gros taureau, le cochon le plus gras, le cabri le plus haut encorné, la plus belle volaille leur seront alors sacrifiés, parce que l'on attend plus d'eux morts que vifs. Celui-ci achète des billets de la loterie, c'est un mort qui lui soufflera le numéro à prendre; celui-là soigne des coqs de combat, ce sont les morts qui lui désigneront les paris à engager. Merveilleux domestique et quotidien...



LES SEMENCES DE LA COLÈRE
Par Lucien Montas.

Un livre dans lequel palpite la vie même de la terre, espoir des hommes qui la fécondent de leur sueur et de leur sang, chaque jour que le soleil se lève. Un livre qui est un chant d'espoir, un hymne à la lutte et au combat que mènent les hommes qui ont l'avenir dans leur cœur. Un livre qui est le procès de cette société-machine qui mange la vie des hommes et leur bonheur. Un livre de combat, un livre d'amour, un livre d'espoir : Voilà ce qu'est «les Semences de la Colère», (1) roman de Anthony Lespès.

Lespès se sert d'une expérience vécue, celle de la Colonie Agricole de Billiguy pour saisir aux entrailles la condition du paysan haïtien livré à lui-même, face à face avec les éléments, terrifié par les loas et les mystères, chevauchant éternellement cette terre qui est lui-même qui est sa vie, qui est vie. Il part de cette expérience avortée pour s'élever aux problèmes fondamentaux, économiques, politiques et sociaux de ce pays et pour suggérer la solution inéluctable : bouleversement de la structure de cette société génératrice de malheur et de désespoir, l'avènement du règne de la technique et de la machine et pardessus tout le respect du mystère de la vie : l'homme placé au centre des choses, les ordonnant pour la plus grande gloire et le plein épanouissement de l'humain sur cette terre.

Et, éclate la nécessité du corps à corps avec le «problème central» : celui du paysan. Le livre tout entier est un vibrant plaidoyer pour l'avènement d'un ordre de choses dans lequel la force paysanne de travail aurait sa vraie place et serait intégrée dans l'ensemble de cette «Géométrie» dont parle Lebas. Mais, pour cela, «d'abord donner confiance au paysan. Ensuite lui payer son labeur à sa vraie valeur. Puis l'éduquer. Avec ça tout le reste suivra». Car, «un jour, un jour le peuple posera les problèmes et les tâches de la Révolution».

Plaidoyer qui ne revêt pas un aspect purement formel, mais qui est constitué par une situation qui vous saisit aux entrailles, s'enfonce comme un couteau dans votre chair, tout droit : d'où sa logique convaincante, sa force et son immense portée. Les arguments d'un Philippe et ceux d'un Lebas prennent racine à partir d'une réalité tragique : la condition paysanne, le problème haïtien, celui de l'homme dans sa totalité. La magie prenante des chapitres XVII, XIX et XXIII ne s'explique pas autrement. Et, ce n'est pas un sermon, c'est une vérité qui

(1) Ed. Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1949.

sainte de tout le contexte social pour nous imprégner tout entier, quand Lebas nous rappelle «qu'aimer les hommes pratiquement, c'est leur être utile, c'est leur donner les bases matérielles de la fraternité, c'est conduire les aveugles jusqu'au bout de l'aube.»

L'écrivain n'est pas un esthète. Une nécessité qui l'empoigne, une tâche à laquelle il ne peut pas se dérober, c'est d'éclairer les autres, d'être «la conscience» de ceux qui vivent au jour le jour et qui «souffrent sans trouver de mots pour formuler leurs souffrances» et de les forcer à prendre parti.

Ainsi, l'a compris Lespès.

Et, il ne tente pas de pactiser avec les choses. Ou de farder la vérité. Il n'essaie pas de jeter un voile sur les contradictions de ce monde. Il les dénonce carrément et met à nu le cancer qui les ronge.

On sera tenté de comparer «Les Semences de la Colère» aux «Gouverneurs de la Rosée». Lespès toutefois va plus loin que Jacques Roumain. Manuel certes, nous apprend à raison que, quand nous aurons compris que «tous les habitants, tous les nègres des plaines et des mornes réunis» sont une force, nous nous lèverons d'un bout à l'autre du pays et nous ferons l'assemblée générale des Gouverneurs de la Rosée, le grand coumbite des travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle». Le roman de Lespès au contraire pose les problèmes pratiques de cette prise de conscience. Et plus encore, il va au cœur de la question, dénonce les mauvaises raisons dont se targuent les Martin et Co pour justifier le bandeau que volontairement ils jettent sur leurs yeux. «Cette humanité écrasée depuis toujours dans la défaite, c'est déjà pour eux une matière morte, un monde condamné, plongé dans l'irrémédiable et qui ne pose pas de problèmes. Et cette bataille que nous livrons ici pour le pain et la naissance pénible de la dignité, cette bataille là, elle n'est guère pour eux qu'un pari et un jeu, une simple croisade de la technique contre la terre, une technique divorcée de l'homme et qui le nie pour se mouvoir sur le plan de la gratuite». Pour changer le visage de ce monde, pour faire qu'il ne soit plus cette arène sanglante, l'auteur le dit, il faudrait être un saint avec une mitrailleuse sous le bras, avoir «une foi brûlante et vive comme la poudre, la foi qu'on peut changer le monde et non pas le subir». A la lumière de cette différence fondamentale entre le roman de Roumain et celui de Lespès, il serait possible d'esquisser une étude critique des techniques utilisées par les deux auteurs et de tenter une exégèse des raisons profondes qui déterminent le symbolisme puissant de l'auteur des «Gouverneurs de la Rosée» — symbolisme qui s'élève parfois jusqu'au mythe — s'opposant au néo-réalisme des «Semences de la Colère», plus efficace, plus direct. L'œuvre de Roumain s'imprègne d'un moule tout de classicisme tandis que le livre de Lespès répond davantage aux

exigences du roman moderne. Par la composition, le style, ses résonances. Il a dans l'immédiat une valeur pratiquement plus grande que celle de Roumain, parce que mieux adapté aux goûts de l'homme 1949. Cependant, et ce n'est pas là avancer un paradoxe, il est appelé à durer moins longtemps que «Les Gouverneurs de la Rosée».

Il est important de signaler que Lespès dépasse et résout le problème qu'affronte le roman français contemporain et qu'a résolu en partie la jeune littérature soviétique. Si le roman français a disloqué les cadres vermoulus du roman du XIXe siècle et s'il a délivré le héros «de la sentimentalité, de la bienveillance bourgeoise et de la rhétorique», il n'a pas encore fait la part qui lui convient aux bases matérielles de la société, au contexte social et n'a pas encore su relier l'homme à «l'humus humain». Lespès surmonte l'opposition apparente qui existe entre le roman personnaliste et le roman social. C'est ce qui explique qu'en Lebas, personnage central du roman, nous ne retrouvons plus ces analyses si chères au roman prétendu psychologique. Mais, en lui résonne la grande voix de la foule, l'écartellement, les souffrances profondes des écrasés de cette terre. Roman social par excellence, l'action en général est «plus massive». De là, les faiblesses de «Les Semences de la Colère», car il est particulièrement difficile de rendre la vie du groupe, de raconter l'histoire anonyme d'une masse d'hommes luttant pour l'espoir. De là aussi, les violences de langage d'un Vil ou d'un Limenis, le dialogue heurté, brutal des personnages du roman, et la phrase qui traduit directement la sensation.

L'on pourra dire de «Les Semences de la Colère» ce que André Wurmser disait de «Nous irons cueillir les Jonquilles», le dernier livre de Jean Laffite : «Ce livre irritera parce qu'il a une grande force de conviction et — c'est vrai — une valeur de propagande, étant véridique».

AU CENTRE D'ART

L'EXPOSITION DORCELY-LAZARE

Par Philippe North

Lazare et Dorcély sont tous deux des garçons qui ne sont pas nés dans un milieu très favorable à l'éclosion du talent. Dorcély cependant, qui a grandi au sein d'une famille misérable et nombreuse est un privilégié du sort par rapport à Lazare qui fut abandonné par son père.

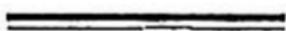
Je crois qu'il faut songer à son enfance malheureuse pour comprendre un peu Lazare : cette misère des deshérités, il l'éprouve trop fort pour qu'elle ne s'exprime pas dans ses aquarelles dont chacune est un témoignage et une revendication. Peindre, c'est, pour Lazare, se laisser aller, suivre le fil de ses obsessions, donner seulement un peu plus de consistance aux images du film intérieur dont il est le trop fidèle spectateur : mesures branlantes ou salles d'hôpital. Ces paysages rafraîchissants, qu'il peint aussi, indiquent simplement un grand désir de se reposer de temps en temps. Lazare appartient au monde des humbles dont il a la timidité, la vulnérabilité, le manque de confiance en soi : la conviction de son insuffisance l'empêche encore d'aborder l'huile, par exemple, et constamment il invoque sa jeunesse, son inexpérience, pour se dérober aux questions qu'on lui pose.

Mais Dorcély est inexplicable car il semble être aussi peu déterminé qu'il est possible par sa « situation ». Certain que la supériorité n'est ni une question de dollars, ni une question de couleur, il évolue dans ce monde avec la plus parfaite aisance et une assurance singulière. Dorcély est celui qui n'hésite pas à vous expliquer pourquoi Picasso est plongé dans l'erreur, et qui, pour avoir feuilleté pendant deux heures un gros volume d'Histoire de l'Art, est conscient d'avoir assimilé l'Art Chinois ! Il rachète ce travers par sa grande curiosité, par la sûreté de son goût et son miraculeux instinct de la composition. Comme il est manifestement né artiste, ses ignorances ne lui nuisent pas trop. Il arrive même qu'elles le servent, lui donnant une liberté totale : celui qui ne sait pas le grec ne risque pas de plagier Homère. De même que Dorcély, incapable par ailleurs d'écrire trois lignes de prose, fait des vers, parfois admirables, en assemblant avec bonheur des mots dont il n'a pas le courage de chercher le sens dans le dictionnaire : il suffit que « ça fasse joli » ; de même, à le voir écraser sur sa toile des paquets de couleur avec ce qui lui tombe sous la main (c'est parfois un pinceau), je le soupçonne, malgré mon ignorance du métier de peintre, de manquer de certaines connaissances de base. Certainement, Dorcély peint aussi en faisant des fautes d'orthographe. Mais comment ne pas admirer ses dons ?

Lazare sait depuis toujours ce qu'il a à dire et attend seulement de l'avenir la possession d'un savoir-faire qu'il travaille patiemment à perfectionner, mais il peindra toujours des prisons, des hôpitaux et de pauvres maisons biscornues. Pour Dorcély, aucune prévision n'est possible, parce qu'il est à la recherche de lui-même. Tous ses tableaux, si divers d'inspirations et de techniques, signifient seulement que leur auteur a l'ambition de faire un jour un chef-d'œuvre et qu'il s'entraîne. De même un boxeur saute à la corde, court des cent mètres et joue au basket : pour son souffle, le jour du grand combat.

Derrière les tableaux de Lazare, il y a le rêve de voir une société malade se transformer. Derrière ceux de Dorcély, le désir de renouveler la peinture.

J'oubliais de dire que Lazare a 19 ans et Dorcély 18. Ils sont, par ailleurs, collégiens.



ART ET PHRASES

Par Max Léo Pinchinat

Phrases et Art. « Mon cœur tremble d'émoi. » Les primitifs haïtiens.
L'Artiste doit pouvoir retrouver l'enfance.

Tel est son rôle.

1. — Q. Peut-il le faire ?

R. Oui, car l'Intuition peut retrouver le Sens.

2. — Q. Quel Sens ?

R. L'absolu.

3. — Q. Mais pourquoi retrouver l'absolu ?

R. Parce qu'au travers de l'absolu, l'artiste verra clair. Là seulement, il trouvera comment indiquer aux hommes le chemin de la reconstruction nécessaire de nos jours.

Les primitifs rencontrent cette pensée d'instinct.

Les autres ne peuvent plus. Mais puisqu'il faut — L'Utilité le commandant — et qu'ils en ont les moyens, les artistes doivent se dépouiller de plus en plus de leur individuel moi successif pour atteindre leur Moi, commun aux êtres et aux choses. Ils atteindront ainsi l'Universel, l'Esprit et pourront le montrer aux autres.

L'Académisme a fait du mal.

Grâce à l'Ecole, tout un chacun est médecin ou Peintre, peintre d'Ecole.

Notre péché originel est l'Ecole.

Il nous faut donc retrouver d'où, notre force et notre faiblesse. Le public ne voit que notre faiblesse parce qu'il a peur de sa conscience, même les peaux-noirs rougiraient s'ils étaient nus, mais il le faut, sans quoi : la Décadence, et avec elle impossible de retrouver le Moi.

4. — Q. Pourquoi l'Egypte est-elle montée au Soleil ?

R. Parce qu'elle recherchait l'Absolu.

5. — Q. et R. Et pourquoi en est-elle tombée si ce n'est parce qu'elle codifiait.

Discipline et méthode. Oui, mais pas imposées, senties.

Les Civilisations, jusqu'à ce jour, ne nous ont menés qu'à différents échecs.

Pourquoi ne pas recommencer? Paresse ou découragement? Nous ne savons encore rien de nous-mêmes, mais peut-être le saurons-nous un jour.

Et puis, avouons que nous n'agissons pas, mais que nous sommes agis. Dette Karmique ou Pêché Originel?

Recommençons. Pourvu que cette fois nous trouvions. Nous sommes des primitifs. Pourquoi le cacher? Profitons-en au contraire. Peut-être que notre primitivisme s'appuyant sur les expériences des autres, donnera naissance à un nouvel âge classique, contre lequel les pionniers de demain pourront réagir... et, qui sait, d'icelui atteindre la lune?

Nous avons, ici, le tempérament du primitif et l'exemple d'Hyppolite, de Dufaut, de quelques toiles d'Auguste, de quelques toiles d'Exumé. Là-bas, Picasso, Braque, Matisse, Dufy et Buffet. Que nous faut-il de plus?

Dame Nature corrigera, éventuellement, un faux départ. Cessez donc de vous interroger, peintres haïtiens, la route est blanche.

Entre le sifflet et le tambour, il n'y a peut-être pas d'harmonie, mais quel rythme entre les deux! Accompagnés du «Lambi», ils sont divins.

Nos paysans le savent bien, eux qui marient le gros bleu aux madras rouge sang et sale, à leur peau noir, café au lait ou «jouroumou».

Puisque de telles rencontres se font chez Dame Nature, pourquoi les civilisés s'obstinent-ils à vouloir codifier la couleur. Le sang n'aime pas les veines.

Deux ou trois morceaux de bois rencontrés, réunis, voilà une sculpture.

Deux ou trois taches de couleur s'entrechoquent, rarement plus, une forme en jaillit, voilà une peinture.

Il doit en être de même de la poésie et de la musique.

L'artiste n'est donc qu'un archéologue qui ne compterait qu'avec le Dieu-hasard.

A ceux qui nous reprocheront de faire un art facile, nous répondrons qu'il est temps que chacun puisse, en dehors des écoles et des ventes aux enchères, orner sa maison de bois, de Toiles et de pierres, originaux et à son goût.

Nous trouvons et exposons nos trouvailles; là s'arrête notre devoir. Notre rôle est d'enseigner, non pas une technique surannée, mais le goût de la recherche et de la trouvaille.

Tous les noms en isme sont dépassés. Dépassé l'individualisme; dé-

passé le synthétisme. La Nature reprend ses droits et avec, les enfantillages.

Vive la Nature et sa logique, à bas la logique humaine et sa quiétude.

(1) *CHOU-CRISPIE*

C'est la période blanche
qui commence!

Et ronronron

Petit patapon

C'est la période blanche
qui commence.

Elle sera suivie de la noire, puis de la rose, puis de la bleue, puis...
La grande synthèse et puis... on verra.

Quelle était verte ma vallée.



LIVRES ET REVUES (1)

Milo MARCELIN — *Mythologie Vodou* (Rite arada)
(Les Editions haïtiennes, Port-au-Prince, 1949, — 132 p.)

Ce livre, préfacé par M. Morisseau-Leroy, est le premier tome d'une série d'ouvrages que M. Milo Marcelin a consacrés au panthéon vaudouesque. Douze dieux et déesses du rite arada ont été ici étudiés, d'Atibon Legba à Agassou Gnénin. M. Marcelin a dessiné leurs portraits, déterminé leurs fonctions, indiqué les saints et les saintes de la religion catholique auxquels ils sont identifiés, reproduit les chants qu'ils ont inspirés, sans jamais manquer de raconter toutes les anecdotes qu'il a pu recueillir sur leur compte, ni de donner de précieuses indications sur les cérémonies au cours desquelles un culte leur est rendu. C'est dire assez l'intérêt de cet ouvrage qui a demandé à son auteur des années de patientes observations. On regrettera peut-être que M. Marcelin n'ait pas jugé bon de préciser la source de ses informations, mais on devra reconnaître que, tel qu'il est, son livre constitue d'ores et déjà la mine de renseignements la plus précieuse pour tous les chercheurs penchés sur l'inépuisable question du vodou.

P. N.

Emmanuel C. PAUL — *L'Ethnographie en Haïti*
(Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1949, — 40 P.)

M. Emmanuel Paul, ex-assistant au Bureau d'Ethnologie d'Haïti et qui a derrière lui déjà quelques intéressantes monographies, a eu pour but, dans cette courte brochure de faire le bilan des efforts déployés par les chercheurs haïtiens pour écrire l'ethnographie de leur pays. Rendant hommage, avant tout, au Dr. Price Mars, qui, avec la publication de «Ainsi parla l'oncle» en 1928, fut le véritable initiateur en ce domaine comme en d'autres d'ailleurs, M. Paul passe en revue les divers ouvrages d'ordre ethnographique publiés depuis cette date, non sans souligner le caractère dominant de ces recherches, où, à quelques exceptions près, les essais d'interprétations se mêlent toujours à la pure et simple description.

M. Paul termine son mémoire en plaidant la cause de la science ethnographique, facteur de compréhension entre les peuples et qui aidera à forger l'unité de la nation haïtienne.

P. N.

(1) Les auteurs haïtiens sont priés d'envoyer directement à l'Institut français les ouvrages dont ils aimeraient voir rendre compte dans cette rubrique.

René VICTOR — *Les voix de nos rues.*

(Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1949 — 93 p.)

Les rues des villes haïtiennes, — tel est le merveilleux sujet que M. René Victor traite avec bonheur dans ce petit ouvrage.

Après une étude générale, rapide et juste, de la vie propre de la rue en tant que phénomène social, l'auteur note que, en Haïti plus encore peut-être qu'ailleurs, c'est dans les quartiers populaires que cette vie présente son maximum d'intensité et de pittoresque.

Les vagabonds, les fous, les marchands de produits les plus divers : balais, «douces» noix de coco, pâtes, sucré, huile, mangos, par leurs histoires, leurs cris, leurs chansons surtout, que M. Victor a soigneusement recueillies, animent les rues du Bel-Air, de la Saline et du Morne-à-Tuff. La province n'est pas oubliée, car les rues de Jérémie et de Port-de-Paix ont une couleur, une animation spéciales, qui ne le cèdent en rien à celles de la capitale. L'auteur conclut cependant : «l'âme de nos rues est plutôt triste.» Que dirait-il alors des grandes capitales d'occident?

Pleines de mouvement, du lever du soleil jusqu'au crépuscule, les rues d'Haïti sont au contraire parmi les plus gaies et les plus animées du monde parcequ'elles sont les plus chantantes.

Dans sa préface, M. Lorimer Denis classe l'ouvrage, sociologiquement, parmi les «civic survey». Pour notre part, nous voyons dans «Les voix de nos rues» une étude très documentée certes, mais avant tout pleine de poésie, qui, très simplement, veut nous faire aimer Haïti et son folklore. Elle y réussit pleinement. A. C.

Gérard LAURENT — *Coup d'œil sur la Politique
de Toussaint-Louverture*

(Henri Deschamps — Port-au-Prince, 1949 — 350 p.)

Au début comme à la fin de son ouvrage M. Laurent se défend de prétendre au titre d'historien. Il se présente comme simple essayiste. Son livre cependant possède toutes les qualités de précision et surtout de clarté nécessaires à une œuvre historique. La documentation est abondante, la méthode irréprochable. D'ailleurs M. G. M. Laurent a été formé par son père; il en est fier, à juste titre, car il ne pouvait trouver meilleur maître.

De ce livre, retenons surtout l'Introduction, où l'auteur trace un tableau remarquable de St. Domingue à la veille des événements de 1791, et la partie traitant des relations de Toussaint-Louverture avec Maitland, qui apporte enfin de solides précisions sur cette question demeurée jusqu'ici confuse.

M. Laurent, nous l'avons dit, se présente comme essayiste. C'est peut-être comme tel qu'il engage quelques polémiques dont le ton est plus violent que celui adopté d'ordinaire par les historiens. M. Laurent

mérite assez ce titre pour savoir combien dans le domaine de l'investigation et de l'interprétation du passé, l'erreur est souvent excusable.

Malgré ces quelques outrances, l'ouvrage demeure plein de mérite et d'intérêt. Une belle contribution à l'histoire nationale et générale.

A. C.

Franck SENAT — *Confidences des ondes*

(Port-au-Prince, 1949, — 59 p.)

Ce petit essai fourmille d'idées généreuses et de nobles sentiments, mais que l'auteur n'oublie pas que c'est toujours «un métier de faire un livre». Comme il est apparemment très jeune — sans doute le possédera-t-il un jour.

A. M.

Pierre Moraviah MORPEAU — *Anthologie de poèmes*

(Port-au-Prince, 1948)

Outre un zèle ardent pour les justes causes, c'est surtout l'amour de la terre haïtienne qui inspire M. Pierre M. Morpeau. De Miragoâne au Puyboreau il a noté les jeux du soleil sur «l'eau huileuse» des rivières, les frissons de la brise dans les cocotiers et recueilli le chant nostalgique des combites.

A. M.

Pierre CARRIE — *Crépuscule* — roman

(Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1948 — 84 pages)

En dépit d'une inexpérience qui ne manque pas de se trahir ça et là, ce premier essai romanesque de M. P. Carrié me paraît assez prometteur. Dans ce récit d'une triste et banale idylle, l'auteur, qui s'est refusé aux effets mélodramatiques et au lyrisme facile, fait montre de pénétration psychologique et révèle une discrète sensibilité. Sa peinture d'une monotone existence provinciale n'est certes pas fort originale, mais elle ne manque ni d'exactitude ni de délicatesse. Le livre s'ouvre par une ingénieuse et pénétrante préface de M. Léon Laleau.

A. M.

Pierre PAPILLON — *L'Exilé du ciel* — roman

(Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1949 — 141 pages)

M. Pierre Papillon est heureusement plus doué pour le récit que ses héros pour la poésie.

Malgré le caractère assez conventionnel des personnages, son roman ne se lit pas sans agrément.

A. M.

Revue de la Société haïtienne d'Histoire et de Géographie

(Imprimerie Valcin, Port-au-Prince, 1949 — 81 p.)

Dans le numéro d'avril qui vient de nous parvenir, signalons, entre autres, un excellent article de Léon Laleau sur l'actualité de l'œuvre de

Pétion; la suite d'une correspondance de réfugiés de St. Domingue publiée par G. Debien et, du même auteur, une chronique bibliographique très complète. A. C.

Bettino LARA et Roger FORTUNE

Un héraut du régionalisme antillais : Gilbert de Chambertrand

(Collection Les Balisiers — Bassé-Terre, Guadeloupe 1948, 122 pages)

Il faut louer MM. Lara et Fortuné d'avoir fait mentir le proverbe qui prétend que nul n'est prophète en son pays. Dans un ouvrage très agréablement présenté ils offrent aux lecteurs antillais une excellente anthologie de cet écrivain et dessinateur guadeloupéen qui jouit aujourd'hui à Paris d'une enviable notoriété et dont un des derniers recueils : «Titine Grosbonda» a été récemment couronné par un jury littéraire. L'aspect le plus frappant de ce talent est sans doute sa diversité : poésie lyrique, fable, nouvelle, caricature, pensées et maximes, comédie, G. de Chambertrand a abordé tous ces genres avec un égal bonheur. A. M.

Dr. E. AUBER de la RUE : *El Medio geografico.*

(Publicaciones de la Escuela Politecnica National, Quito 1947, — 180 p.)

L'ouvrage du Dr. de la Rue est la réunion d'une série de conférences de géographie humaine consacrées au rôle du vent et aux milieux montagnard, fluvial, forestier, désertique, insulaire et volcanique.

On reproche souvent aux professeurs de géographie humaine d'introduire dans leurs ouvrages une foule de choses étrangères à cette discipline. L'auteur échappe à ce reproche. Son livre est un livre de géographie humaine, très clair, agréable à lire, fortement documenté et d'une méthode irréprochable.

Toute théorie, toute idée est appuyée d'exemples précis et d'autant plus vivants que le Dr. de la Rue, grand voyageur comme devrait être toute géographie, les tire de ses souvenirs personnels.

Il est dommage que la netteté des illustrations laisse un peu à désirer. A. C.

Boletin de la Alianza Francesa. No. 2

(Ed. Stella, 1949 — Ciudad Trujillo, R. D.)

Nous venons de recevoir le numéro 2 du Bulletin de l'Alliance Française de Ciudad Trujillo. De présentation toujours parfaite, ce numéro contient d'abord un article important de M. de Charmasse, Ministre de France en République Dominicaine sur l'Alliance Française puis des chroniques consacrées à l'art et à la littérature française.

Il nous est agréable de signaler que les numéros 18 et 19 de Conjonction sont mentionnés avec des éloges. A. C.

IV

CHRONIQUE

A l'Alliance Française

Le Lundi 25 Avril à 5 h. p. m., le Conseil d'administration de l'Alliance Française de Port-au-Prince offrait une réception en l'honneur du retour en Haïti de son Président d'honneur, S. E. M. Maurice Chayet, Ministre de France, et de Madame Chayet.

Une foule nombreuse, membres de l'association et amis de la France se pressait dans le coquet hôtel de l'Alliance Française, avenue Christophe.

Le Président, Maître Dominique Hippolyte, prononça le discours suivant :

« Monsieur le Ministre et Président d'Honneur,

Cette réunion générale des Membres de l'Alliance Française de Port-au-Prince pour saluer votre retour en Haïti après des vacances méritées passées à Paris, est un témoignage de notre vif sentiment de gratitude à l'endroit de Votre Excellence.

Ce sentiment de gratitude, Vous nous permettrez d'en accorder une large part à Madame Chayet qui, avec un dévouement sans égal, comme une vestale antique, veille attentivement sur notre Association.

Croyez, Madame, à notre joie de vous revoir parmi nous et veuillez agréer l'assurance de nos respectueux sentiments de sympathie.

Monsieur le Ministre, nous venons de parler de vacances. En avez-vous réellement joui à Paris ?

Durant votre séjour, là-bas, n'avez-vous pas travaillé sans relâche à resserrer plus étroitement les liens qui unissent Haïti à la France ?

Bientôt, sans doute, nous constaterons les heureux résultats de Vos efforts. Quoi qu'il en soit, nous savons que Vous vous êtes dévoué particulièrement à faire participer la France à l'Exposition du Bi-centenaire de Port-au-Prince.

En dépit de ses grands malheurs, malgré les problèmes internationaux qui la préoccupent, la France, nous en sommes sûrs, est très intéressée à maintenir la place que, par sa civilisation, elle occupe dans

le monde, la place qui lui permet d'être «émancipatrice et initiatrice du genre humain»; elle n'a pas tort, s'il faut en croire le philosophe allemand Frédéric Nietzsche qui disait : «Je ne crois qu'à la civilisation française, et tout le reste qu'on appelle culture en Europe me semble un malentendu...»

La mission qu'elle remplit dans le monde est purement humanitaire. «La France, dit M. Georges Duhamel, ne cherche aucunement à supplanter les peuples qui lui ont demandé à un moment quelconque de leur vie, des conseils et une aide. Dans l'ordre intellectuel, la France n'a qu'un dessein : c'est d'aider les peuples à développer leurs propres vertus, à mieux se connaître eux-mêmes, à tirer le plus grand parti de leur génie propre.»

Le sort a voulu que notre Pays ait des attaches indissolubles avec la France; Haïti n'ignore pas que la langue et les mœurs françaises lui confèrent une originalité qui met de la diversité dans le charme du Continent américain, et la France, de son côté, sait que, dans ce continent, Haïti, pour sa civilisation, est un phare avancé et elle tient à conserver la lumière de ce phare. C'est pourquoi elle a confié sa représentation dans notre Pays à un diplomate de plus de trente ans de carrière.

Il est indubitable, Monsieur le Ministre, que la France est satisfaite de vos services. Oh! je connais votre modestie, aussi fragile qu'une aile soyeuse de papillon, mais je ne puis m'empêcher d'y toucher; excusez-moi si je la froisse.

Sans l'heureuse indiscretion de correspondants bien inspirés, sûrement nous aurions été dans l'impossibilité, en cette salle où vous entourent, d'une égale affection, Haïtiens et Français, amis de la France, de révéler les hautes distinctions dont vous avez bénéficié. L'année dernière, vous avez mérité une promotion dans la Légion d'Honneur; cette année-ci, Vous avez gravi un échelon plus élevé dans la carrière diplomatique et, si les renseignements fournis par nos correspondants sont exacts, un grade supérieur vous a été conféré dans un Ordre important.

N'est-il pas juste que tous nous Vous en félicitions avec enthousiasme? que nous reconnaissons la qualité exceptionnelle de la Mission que Vous présidez avec un inlassable dévouement aux intérêts de notre Pays, dévouement efficace acquis sans discrimination à tous les fils méritants d'Haïti ?

Pour en arriver à l'Alliance Française, laissez-nous vous dire que cette Association est fière de la particulière affection que votre cœur nourrit pour elle. Dans une de vos lettres (excusez encore cette autre indiscretion) ne disiez-vous pas que l'Alliance de Port-au-Prince est votre fille bien-aimée? Nous en avons un témoignage évident dans votre

constante attention pour elle. Grâce à votre bienveillant intermédiaire, elle est entrée en rapport avec le Président de l'Alliance Française de Dieppe, Me Robert Dumaine, dont les promesses sont alléchantes et qui lui a consacré un bel article dans un journal de sa province.

D'autre part, vous vous êtes occupé en France de nous trouver des livres; ajoutés à ceux que, personnellement, vous nous avez donnés et à ceux que, de temps à autre, nous fournit l'aimable Directeur de l'Institut Français d'Haïti, M. Lando. Ces ouvrages contribueront à transformer notre salle de lecture en une véritable ruche pleine d'attraits.

Avec votre haut concours, notre première école de l'Alliance Française fonctionnera bientôt; en outre, nos matinées littéraires pour les Ecoles secondaires reprendront avec plus de constance et des conférences seront prononcées par le Directeur et les professeurs de l'Institut Français d'Haïti et par tous les conférenciers de passage en Haïti.

Monsieur le Ministre, comme on le voit, se sont là de belles perspectives qui montrent notre Alliance en plein évolution et nous rendent plus agréable votre retour.»

A son tour l'Ambassadeur Dantès Bellegarde, Délégué Général de l'Alliance Française en Haïti, exalta, dans une brillante improvisation, les qualités de la langue française, admirable véhicule de civilisation en même temps qu'élément indestructible du patrimoine national haïtien.

M. le Ministre de France prit enfin la parole en ces termes :

«Monsieur le Président,

Je suis vivement touché des souhaits de bienvenue et des félicitations que vous avez bien voulu m'adresser au nom de l'Alliance Française de Port-au-Prince. Ce témoignage de sympathie m'est très précieux; en effet, l'Association que vous présidez avec tant de compétence et de dévouement est dans tous les pays un des meilleurs artisans de l'entente entre la France et les Nations éprises de progrès. Carrefour de civilisation, nulle terre, cependant, n'offre plus qu'Haïti l'occasion à l'esprit de se dépenser utilement dans la poursuite d'un idéal pleinement humain.

Deux séjours en France, mis à profit par mon gouvernement en vue d'un examen complet de l'ensemble des questions intéressant nos deux pays, m'ont permis de travailler sans aucune solution de continuité à une cause qui m'est chère entre toutes. Tels sont les efforts dont les marques d'intérêt que j'ai reçues, et sur lesquelles vous vous êtes étendu, Monsieur le Président, avec tant d'aimable complaisance, sont le couronnement. Couronnement, mais aussi point de départ. Je reviens en effet parmi vous nanti de nouveaux pouvoirs et moyens, — administratifs et politiques, croyez le bien autant qu'honorifiques, — pour une action que rien ne viendra affaiblir et qui se dépensera sans comp-

ter au service des intérêts bien entendus des deux Républiques qu'unissent indissolublement une langue commune et des traditions constamment partagées.

Cet accroissement de moyens, je l'emploierai pour ma part, selon la politique généreuse de mon pays, sans aucune distinction de race, de religion et d'opinion, dans toutes les affaires qui composent le tissu quotidien de notre coopération au sein des Nations amies de la Paix.

Sous la magnifique impulsion de Son Excellence Monsieur Dumarçais Estimé, Président de la République, une remarquable tâche a été accomplie depuis bientôt trois ans en Haïti, non seulement dans le domaine de la culture, qui retient particulièrement notre attention dans cette maison, mais encore sur les champs les plus divers où se manifeste l'activité d'une Nation.

Le tableau à la fois complet et nuancé que j'en ai présenté à Paris a suscité le plus sympathique intérêt.

La grande compréhension qui m'a été ainsi témoignée me fait envisager l'avenir avec sérénité.

L'Exposition du bi-centenaire de Port-au-Prince, l'harmonieux développement de la coopération universitaire, l'intensification des relations commerciales, les échanges de techniciens et d'artisans, l'extension à double sens du tourisme, voilà les aspects principaux de la large collaboration qui s'amorce. Si toutes ces idées sont envisagées à Port-au-Prince avec la même faveur et la même confiance qu'à Paris, de la bonne besogne, j'en suis sûr, ne tardera pas à être accomplie.

Je suis sûr aussi d'être l'interprète de tous ceux qui se trouvent ici réunis pour vous remercier, Monsieur le Président, et vous renouveler l'expression des sentiments de gratitude et d'amitié que nous inspire votre inlassable dévouement à cette belle Association, redevenue active et prospère pour le plus grand bien du noble idéal qu'elle sert.»

Agrémentée par des poèmes dits par Madame J. Wiener Silvera et par Mademoiselle Claudette Gaillard — pour ne rien dire d'un buffet aussi abondant que délicat — la réunion se prolongea fort tard dans la soirée.

LES CONFERENCES DE L'ALLIANCE.

Hôte de l'Alliance Française de Port-au-Prince durant le temps de son bref séjour dans la capitale, M. Buron, Député de la Mayenne et Chef de la délégation française à la conférence économique de La Havane, prononça, le lundi 13 juin, dans le local de l'Alliance, Ave. Christophe, une conférence intitulée «Les nouvelles élites françaises».

Spirituellement présenté par M. Adrien Martin, professeur à l'Institut Français, M. Buron ouvrit sa conférence en évoquant le souvenir de ses premiers amis haïtiens, connus sur les stades parisiens et sur les

bancs de l'Université. Puis, tout en rendant hommage aux gloires consacrées, M. Buron, usant d'un brillant parallèle entre les deux après guerres, mit en relief l'indiscutable originalité des valeurs artistiques, littéraire et politiques nées en France depuis la Libération.

Conférencier sans pédanterie et orateur sans emphase, M. Buron sut donner à son exposé la force de conviction qui l'animait, sans que jamais la lucidité fût sacrifiée à la passion. C'est là un talent rare et il semble que le public réuni ce soir-là à l'Alliance Française ait fort bien su le reconnaître, si l'on en juge par les applaudissements qui saluèrent le jeune député.

On remarquait à cette conférence Son Excellence M. Brutus, Secrétaire d'Etat des Relations Extérieures, M. le Ministre de France et Madame Chayet, Monseigneur Le Gouaze, M. Loubeau, Président de la Chambre des Députés, M. Cassagnol, Ministre du Commerce, etc.

*
• •

Le 15 juin, M. Auguste Viatte, présenté par Me. Dominique Hyppolite, parla sur «Le thème de l'évasion chez les poètes français du 19e siècle». Puisant dans sa profonde culture classique, le distingué professeur, soulignant la nouveauté des «poètes maudits» par rapport aux romantiques, lut quelques-uns des poèmes les plus caractéristiques de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud, et, opposant le thème de l'évasion à celui de l'engagement, mis à l'honneur par la jeune littérature, conclut en souhaitant que cette opposition fût dépassée.

Riche et solide conférence, où M. Viatte montra les brillantes qualités qui lui ont, depuis longtemps déjà, gagné la sympathie du public haïtien.

A l'Hôpital Français

La Société Française de secours mutuel et de bienfaisance, plus connue sous le nom d'Hôpital Français, a tenu son Assemblée Générale le 20 avril, en présence de Son Excellence Monsieur Maurice Chayet, Ministre de France, qui partage avec Monseigneur Le Gouaze la présidence d'honneur de la Société et de Monsieur S. Lando, Directeur de l'Institut Français, membre ex officio du Comité. Fondée à Port-au-Prince en 1878, reconnue d'utilité publique par le Gouvernement haïtien en 1921, cette Association a rendu au cours de sa déjà longue carrière d'innombrables services. Elle peut espérer, grâce à l'intelligente activité de son Conseil d'Administration, au dévouement de son personnel hospitalier et à l'intérêt que lui porte un public de plus en plus large, avoir dans l'avenir une action plus efficace encore, ainsi qu'en témoigne cet extrait de l'allocution de M. Henri Lousteau, président sortant du Conseil d'Administration :

«En ce qui concerne notre gestion proprement dite, vous verrez d'après les renseignements et les chiffres que vous donnera Monsieur Klang, que les résultats ont absolument confirmé l'opinion que nous avions exprimée au moment de la refonte des statuts, à savoir, que l'Hôpital Français vit surtout de ses propres ressources, de sa propre activité, et que le montant des cotisations et des dons représente peu de chose dans son budget. Ceci a pour corollaire que son existence et son développement dépendent étroitement de la qualité du travail de la Mère Supérieure et du personnel dont elle dispose. Notre Hôpital en effet, à l'image des maîtres de la médecine, fait payer ceux qui le peuvent pour pouvoir soigner à très bon marché ou gratuitement les «économiquement faibles» et les indigents. Et puisque nous sommes en présence d'une entreprise viable par ses propres ressources il faut qu'elle se développe, car le statu-quo serait un recul progressif. Si l'effort commencé peut se continuer dans les années qui viennent il faudra envisager sans retard un accroissement de salles et de chambres disponibles, l'adjonction d'un personnel civil supplémentaire (nous ne pouvons plus espérer obtenir un accroissement sérieux du nombre des Sœurs), la création d'un service d'urgence efficace qui est, nous le croyons, le premier des desiderata de nos amis du Corps Médical d'Haïti.

Et pour terminer, quelques chiffres que je dérobe au rapport financier que va vous lire notre Secrétaire Trésorier. En mars 1947 il y avait au Compte d'Epargnes 1292 dollars. Celui-ci est resté sensiblement le même puisque le 8 Février 1949 il s'élève à 1391 dollars.

Par contre, il y avait dans la caisse proprement dite, en Mars 1947, 81 dollars qui sont devenus au 28 Février 1949, 4.203 dollars. Outre cet accroissement de numéraire il a été consacré pendant cette période environ 8.000 dollars à des achats ou des travaux qui constituent un accroissement d'actif pour notre Hôpital. Ces acquisitions sont, comme vous pourrez le constater en les visitant tout à l'heure une réforme générale des partitions, carrelage, plafonds, etc., des bâtiments, l'adjonction d'un nouveau système sanitaire complet, fosses et canalisations, la création d'une nouvelle salle de radio et d'orthopédie qui comprend une table d'opérations orthopédiques que nous croyons la plus perfectionnée de celles existant dans ce pays. La question de l'eau a été résolue par la consolidation du grenier et l'adjonction de 40 drums de réserve. L'Hôpital s'est également enrichi d'un réfrigérateur grand modèle, d'une machine à écrire, de nombreux placards, vestiaires, éviers, bibliothèque à propos desquels vous pouvez être certain que notre Mère Supérieure a accompli tous les prodiges que lui permettaient les moyens mis à sa disposition.

Je n'ai même pas encore mentionné la transformation complète de notre jardin, dont les rosiers pointent vers le ciel l'agrément de leurs

leurs afin d'entourer la plus belle des prières qui se dit entre ces murs depuis si longtemps : celle du travail quotidien.

Mais notre Hôpital n'a le droit moral de prospérer qu'à condition que son activité philanthropique suive le même essor et voici encore quelques chiffres pris sur la même période : le premier est celui de l'année 1947-48, le deuxième 1948-49.

Malades hospitalisés	351	—	397
Analyses au laboratoire	1705	—	2020
Radiographie	250	—	362
Dispensaires			
Malades examinés.....	4131	—	4227
Piqûres données	17292	—	26615
Opérations et accouchements	129	—	202

Pour terminer vous me permettez d'adresser en votre nom à tous un pieux hommage de reconnaissance au Révérend Père Naël et au Révérend Père Mahot, décédés tous deux, et qui ont eu avant de mourir la délicate pensée de laisser à notre Institution une partie des touchantes économies de leur long sacerdoce de missionnaire.

A l'Institut

LES MARDIS RADIODIFFUSES.

Voici la liste des conférences publiques prononcées à l'Institut Français au cours du 3^e trimestre de l'année universitaire 1948-49 :

- 3 Mai — Le docteur Alfred Métraux — Chef de la Mission de l'Unesco en Haïti : «L'Ethnologie dans le monde moderne».
- 10 Mai — Mlle Yvonne Oddon — Bibliothécaire du Musée de l'Homme à Paris : «La bibliothèque et la lecture publique en France».
- 17 Mai — M. André Castel — Professeur d'Histoire à l'Institut Français : «Un précurseur de la peinture moderne : Edouard Manet».
- 24 Mai — M. Luc Grimard — Directeur de la «Phalange» : «Esquisse d'une histoire du théâtre en Haïti».
- 31 Mai — M. Jacques Troué — Professeur de Mathématiques à l'Institut Français : «Du jeu de l'oiseau à la conquête de l'espace».
- 7 Juin — M. Auguste Viatte — Professeur à l'Université Laval de Québec : «Les débuts de la littérature française en Amérique».

A l'issue de ces conférences les films documentaires suivants ont été projetés :

3 mai : Goémons

10 mai : Monastères et abbayes de Provence

17 mai : Le port d'Alger

24 mai : L'Ariège, rivière de France

31 mai : Vogue la galère

7 Juin : Grand'routes

*
*
*

Tout le monde en Haïti connaît l'œuvre remarquable que le Dr. Alfred Métraux réalise à Marbial; au risque de froisser sa modestie nous offrons à nos lecteurs quelques passages de la présentation de M. Lando,

«Il est né en Suisse, dans ce pays de Vaud qui, au-dessus de la mêlée, se dresse, comme un observatoire élevé et serein, de l'Europe tourmentée et du Monde.

Les études qui déterminent sa vocation, il les fait à Paris à l'Ecole des Chartes, l'Ecole Nationale des Langues Orientales, à la Sorbonne. Il y conquiert son grade de Docteur. Dans les dernières années vingt, il est le premier à se présenter au Certificat d'Ethnologie, diplôme consacrant une discipline à peine et en tous cas très timidement admise. Marcel Mauss, Delafosse, Rivet sont ses maîtres. Puis, pendant deux ans, il se met à l'école d'Erland Nordenskiöld, chercheur suédois, grand spécialiste de l'ethnographie sud-américaine.

Formé en Europe, c'est dans les Amériques qu'il mettra en œuvre ses connaissances. Cinq années durant, il dirigera l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucuman (Argentine) et deviendra le fondateur et l'animateur d'une revue d'ethnographie, publiée en français et en espagnol, ayant un caractère noblement international et la première à paraître en Amérique latine.

Cependant, M. Métraux maintient ses attaches scientifiques avec le Vieux Continent, et c'est le Ministère français de l'Education Nationale qui l'envoie en mission dans l'île de Pâques. (Pacifique). Il rédige le rapport de ces explorations au Bishop Museum de Honolulu. De 1938 à 1941, tour à tour l'Université d'Etat de Californie et Yale font appel à lui pour leur chaire d'ethnologie. En 1941, il est attaché à la célèbre Smithsonian Institution. Il y demeure jusqu'en 1946. A ce moment, il a l'heureuse inspiration de mettre sa vaste expérience d'explorateur et de découvreur de civilisations au service des Nations-Unies. M. Laugier, professeur à la Sorbonne et Secrétaire Général Adjoint, l'accueille au Département des Affaires sociales. Bientôt, un heureux arrangement administratif lui permet de parvenir à l'Unesco, la division la plus capable d'employer sa vaste compétence.»

La substantielle conférence du Dr. Métraux, à la fois profonde et

vivante remporta un succès d'autant plus vif que les problèmes ethnographiques continuent à passionner le public haïtien.

* * *

Nous publions par ailleurs le « portrait » de *Mlle Yvonne Oddon* par M. S. B. Lando. (p. 25)

On se représente presque toujours le bibliothécaire sous l'aspect d'un vieux monsieur à lunettes qui s'ingénie, généralement avec succès, à défendre les trésors de ses armoires contre l'indiscrete curiosité du public et qui mesure l'efficacité de son effort à l'épaisseur de la poussière accumulée sur les volumes confiés à ses soins. L'attachante causerie de Mlle Oddon nous révéla qu'il existe depuis quelques années en France et ailleurs des équipes de bibliothécaires, jeunes et dynamiques pénétrés de cette vérité paradoxale que les livres sont faits pour être lus.

* * *

Bien qu'elle se donnât trop modestement comme un simple prétexte à nous montrer de belles reproductions de toiles de maîtres, l'esquisse de l'histoire de la peinture française au XIX^e siècle, présentée par *M. A. Castel* unissait les mérites solides d'un travail d'historien aux charmes d'une nonchalante improvisation.

* * *

Voici le spirituel portrait qu'avant de lui donner la parole M. S. B. Lando traça du directeur de la « Phalange » :

« Précédé du moulinet perpétuel de sa canne, à pas souples et feutrés de grand félin, la stature svelte comme celle d'un adolescent, on le voit tous les matins, superbement dédaigneux des transports mécaniques, franchir le pont Saint Géraud et gagner, rue Dantès Destouches, la salle de rédaction de la Phalange. Sa figure aux méplats prononcés est noble, allongée et vive; les yeux y brillent profonds, malicieux, ardents. Parfois le regard se recueille, s'absorbe en lui-même; le rêve intérieur accompagne le poète dans ses courses errantes que, pédestrian impénitent, il aime à multiplier pour se dégourdir de l'ankylose, servitude du travail littéraire. Tel il arpente les rues de Port-au-Prince, ou les sentiers des environs du Cap-Haïtien, sa bonne ville ou encore le chemin escarpé qui mène de Milot à la Citadelle Lafferrière dont il connaît mieux que quiconque chaque pierre. Tel il gravissait jadis, à Paris, les pentes de la Montagne Sainte-Genève.

Auteur de trois délicieux recueils (sans compter sa collaboration à des œuvres collectives et son infatigable activité de publiciste) : *Ritournelles*, *Sur ma flûte de Bambou*, *Du sable entre les doigts* (celui-ci en prose), Luc Grimard a planté dans le jardin poétique haïtien et

français des fleurs délicates, aux teintes irisées. Le parfum de terroir s'y allie à un symbolisme purement humain. Il a voulu dans son pays natal, se tailler exclusivement une place d'homme de lettres. Quelle gageure ici et ailleurs, que de prétendre vivre et être honoré, par sa seule plume. N'opposer aux ricanements du philistin que des titres de noblesse littéraires exige, ici et ailleurs, un courage suprême. S'il existe depuis quelques semaines, à Port-au-Prince, une Union, voire une Maison des Ecrivains, c'est au désintéressement héroïque des Oswald Durand, des Etzer Vilaire, des Damoclès Vieux, des Moravia que nous le devons. A l'exemple de ces glorieux modèles, Luc Grimard a tout ou presque tout sacrifié aux jeux de l'esprit. La noble exhortation, que dans un poème publié dans notre «Conjonction» No. 7, p. 9), il s'adresse à lui-même :

«Elevons-nous, montons, Chimère, ma Chimère;
Large est le chemin bleu qui gravit le plein ciel.
La nuit peut endormir ici ton âme amère
Et là-haut, c'est le jour qui luit, essentiel,
C'est l'éternel qui nous guérit de l'éphémère.»

...Cette exhortation contient — nous semble-t-il, — tout l'élan créateur d'un authentique poète.

L'œuvre accomplie ou en gestation est à elle-même sa meilleure récompense. Luc Grimard le sait, en vrai inspiré. Pourquoi ne noterai-je pas cependant, ce soir où nous nous faisons une fête de le recevoir enfin parmi nous, que les concessions qu'il a fait aux exigences du siècle lui ont valu de retentissants honneurs. Notre poète a été tout-à-tour, professeur et Directeur du Lycée National, Consul Général en France. Il préside actuellement aux destinées d'un des grands quotidiens de Port-au-Prince. Il est titulaire de maintes décorations nationales ou étrangères. Chevalier de l'Ordre national «Honneur et Mérite», il a reçu les palmes académiques et la médaille de l'Alliance Française. Il est, en outre, membre correspondant de l'Academia de Artes y Letras de la Havane, Chevalier de l'Ordre de Malte et Secrétaire de Légation ad honorem de l'Ordre Eminentissime.»

Après avoir écouté, avec une attention jamais relâchée, la conférence savante et pittoresque à la fois consacrée par M. Grimard au théâtre haïtien nous avons une solide raison nouvelle de maudire le caractère «confidentiel» de l'édition en Haïti. Trop d'œuvres dont l'orateur avait su nous faire sentir l'intérêt sont aujourd'hui pratiquement introuvables. Souhaitons que grâce aux efforts de l'Union Nationale des Ecrivains et Artistes haïtiens et de la Société d'Art dramatique nos enfants soient sur ce point plus favorisés que nous.

*
*
*

Entre l'exposé technique accessible aux seuls spécialistes et la vul-

garisation facile, il est bien difficile de trouver un compromis acceptable. M. Jacques Troué a fait beaucoup mieux dans une histoire de l'aviation qui partait de l'aile de cire pour aboutir à l'aile volante. Ceux d'entre nous qui l'avaient oublié ont redécouvert en l'écoutant que l'imagination poétique et la fantaisie ne sont pas toujours incompatibles avec les sévères disciplines de la mathématique.

M. le Professeur Auguste Viatte a eu la généreuse inspiration d'offrir au public haïtien la primeur d'un des chapitres les plus importants de la large étude à laquelle il travaille présentement sur les littératures de langue française en Amérique. Sur les premiers ouvrages parus dès le 17^e siècle au Canada, à St. Domingue, à la Guadeloupe, en Louisiane, l'orateur apporta avec des vues originales une foule de renseignements inédits, et des anecdotes savoureuses. De nombreuses citations judicieusement choisies, lues avec humour et bonhomie ajoutaient au charme de cette conférence.

M. Lando avait auparavant traduit le sentiment unanime d'un auditoire exceptionnellement nombreux en adressant à M. Viatte ces paroles d'accueil :

« Il y a trois ans, presque jour pour jour, l'Institut Français recevant Auguste Viatte, le paradoxal honneur m'était imparti de lui adresser des paroles d'accueil. J'en rougissais, trop conscient que, dans cet hospitalier pays où je débarquais à peine, il était mon Mentor, infiniment plus que je n'étais son Alcinoüs. Du moins le souvenir de cet embarras me sera salutaire ce soir : Je ne veux pas m'exposer au ridicule de le présenter à vous ou d'énumérer ses titres de grand universitaire, d'écrivain et de publiciste. Parmi les contemporains, peu d'intellectuels français pourraient, je pense lui disputer sa popularité auprès de vous. Je tiens beaucoup à mes bonnes relations avec la presse de Port-au-Prince. Comment ferais-je écho à ses abondantes notices et à ses chaleureux souhaits de bienvenue sans m'exposer aux faciles séductions du plagiat ?

En même temps que son mérite scientifique rehaussé par un vigoureux talent littéraire, c'est l'estime et la confiance de trois nations qui ont conduit et, à mainte reprise, ramené ici Auguste Viatte. Les autorités haïtiennes, — hommage à leur clairvoyance ! — ont prélué en l'invitant plusieurs années de suite aux cours d'été de l'Université. Après la libération, Paris a imité cet exemple, en lui confiant une importante mission culturelle en été 46. Enfin, si nous avons le grand privilège de goûter ce soir les prémices de son travail sur les débuts de la littérature française dans le Nouveau-Monde, c'est à une heureuse inspiration canadienne que nous en sommes redevables.

Nous l'écouterons tous avec une attention tendue, le souffle retenu, mais prompt, il s'en apercevra, à l'enthousiasme.

La plus chaleureuse sympathie s'attache à ses pas depuis que, très heureux lui-même de tant de familiarité retrouvée avec êtres et choses, il foule à nouveau le sol de notre île. A ce cœur, qu'il veuille bien nous permettre d'unir, modeste, mais sincère, notre voix. Elle dit : Merci de votre présence et du bien qu'elle nous fait.

EXPOSITION DE PHOTOS

Du 20 avril au 20 mai a eu lieu à l'Institut Français une exposition de photographies consacrée à l'Art, au Théâtre, au Cinéma et à la Mode.

Sous le titre « Visage de France » une nouvelle exposition s'est ouverte le 30 Mai 1949.

Elle groupe des portraits d'hommes de lettres, de sciences, de professeurs de Médecine, ainsi que d'artistes contemporains français : musiciens, peintres, sculpteurs.

Dans une vitrine spéciale sont exposées les dernières nouveautés parues en librairie à Paris (ouvrages de sciences, livres d'art, romans etc...)

La Maison E. ROBELIN & CO

Henri Deschamps

Successeur

Box 164

Phone 2376

F. G. NAUDE

Dépositaire de Produits

de qualité

P. O. BOX A - 147

Cable : NODECO

Port-au-Prince, Haïti

Téléphone 3723-2175

Madsen & Co.

Importations

Exportations

Port-au-Prince, Haiti

